

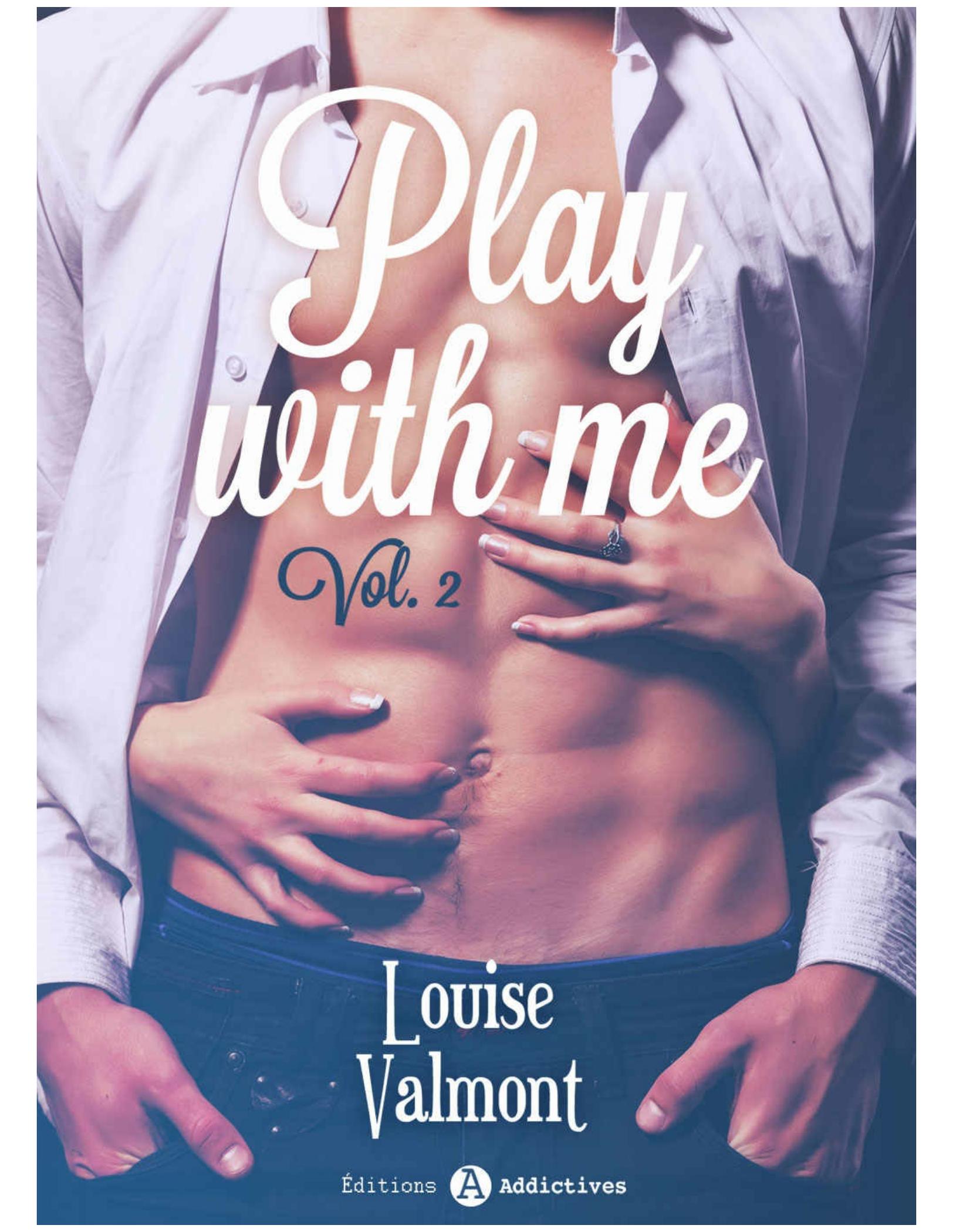


*Play
with me*

Vol. 2

Louise
Valmont

Éditions  Addictives



*Play
with me*

Vol. 2

Louise
Valmont

Éditions  Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Attractive Bastard

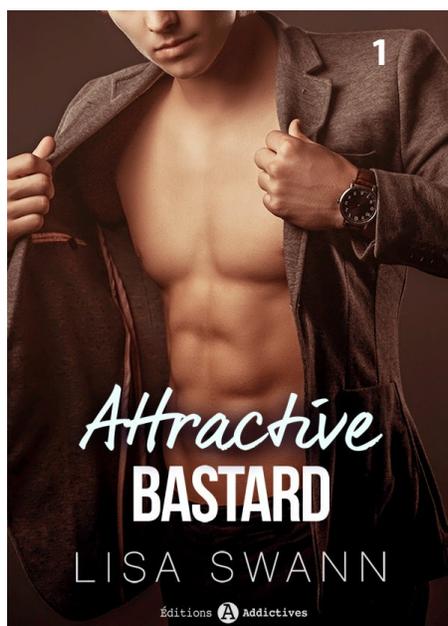
Artiste rebelle et incomprise de sa famille, Eddie refuse de se conformer aux attentes. Elle choque, transgresse, séduit et fuit, sans s'attacher à rien ni personne.

Mais cette défiance prend brutalement un tournant inattendu. Lors d'une nuit de folie, Eddie croise Jez : sexy, irrésistible et... inaccessible ? C'est ce qu'on va voir !

Jez est tout aussi mystérieux et distant qu'elle, et Eddie se retrouve entraînée dans un monde de secrets, de mensonges et de faux-semblants auquel elle n'est peut-être pas complètement préparée...

Deux amants aux âmes de guerrier, lequel cédera le premier ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

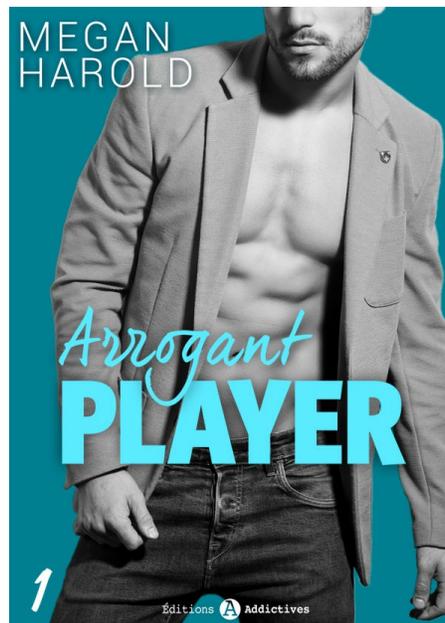
Arrogant Player

Rose Harper ne croit plus en l'amour et n'a pas le temps de se laisser charmer par des séducteurs immatures, aussi sexy soient-ils ! Mais quand par hasard elle tombe sur Charlie, le rebelle bagarreur dont elle était secrètement amoureuse enfant, tout est bouleversé.

Aujourd'hui à la tête d'un empire, Charlie ne semble même pas la reconnaître et son arrogance n'a pas de limite !

Rose est furieuse de ressentir à nouveau une attirance irrésistible pour l'homme de pouvoir qu'il est devenu. Mais il est hors de question qu'elle se laisse marcher sur les pieds ! Elle est décidée à découvrir tous les mystères du révolté insoumis, en retirant l'un après l'autre les éléments du costume trois-pièces derrière lequel il se cache...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

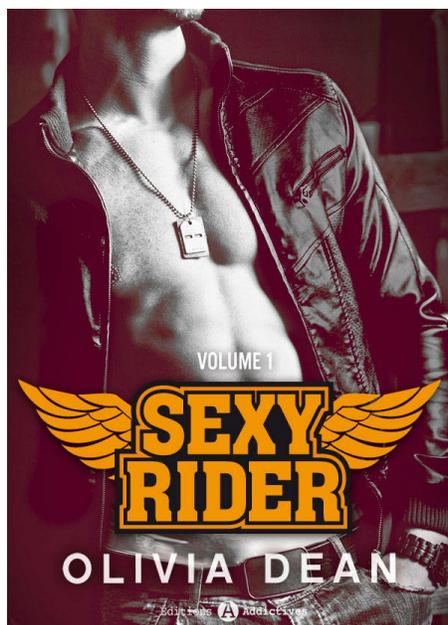
Sexy Rider

Samuel et sa sensualité torride n'étaient pas prévus au programme !

Quand Chloé arrive à Las Vegas, laissant derrière elle une vie morne et sans couleurs, elle s'attend à retrouver sa sœur Jane et vivre de nouvelles expériences. Mais Jane l'a plantée, probablement sur les routes avec son nouveau mec, et Chloé doit se débrouiller seule... jusqu'à sa rencontre avec Samuel. Grand, mystérieux, tatoué et motard, cet homme à la sensualité dangereuse l'entraîne dans un tourbillon de sensations torrides.

Mais alors que les jours passent, sans nouvelles de Jane, l'inquiétude monte et Chloé découvre une autre facette de Las Vegas, plus sombre et inquiétante... Quand tout le monde triche et ment, Chloé ne peut plus se fier à personne. Pas même à Samuel.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Le père Noël était presque parfait

Calista rêve d'un miracle de Noël pour sauver le café familial, menacé de fermeture. Mais pour commencer, elle a droit à une surprise tombée du ciel !

Liam vient d'avoir un accident de voiture, il est blessé et désorienté. Calista n'écoute que son bon cœur et le recueille chez elle, lui offrant un toit et de quoi se remettre. Mais Liam n'est pas celui qu'elle croit, et il n'est pas venu dans cette petite ville par hasard... Alors que les sentiments s'en mêlent, les deux jeunes gens entament une relation mouvementée et basée sur un mensonge inextricable.

Et si la vérité était plus complexe encore que les secrets ?

[Tapotez pour accéder au livre.](#)



PLAY WITH ME

Volume 2

1. La tête en vrac

Assise sur les marches du perron de l'imposant hôtel particulier d'Aaron, j'enfile mes sandales en espérant qu'il ne m'ait pas entendue partir. Malgré l'heure matinale, ma robe légère colle à mes cuisses. À sept heures du matin, l'air est déjà chaud, humide et presque poisseux.

Comme mes pensées .

Depuis hier, mon esprit est un assemblage pâteux de sentiments, doutes, auto-moralisation et pulsions contradictoires.

Et ce matin, après une nuit d'insomnies, j'en suis au même point.

En résumé, je suis mal barrée.

Pour la simple et bonne raison que je suis amoureuse de l'homme merveilleux dont ma meilleure amie est raide dingue depuis toujours...

Si l'alchimie du phénomène amoureux est incontrôlable, je suis hélas activement responsable du début du désastre : j'ai couché avec Aaron.

En toute conscience de la transgression.

Alors ce matin, ma décision est prise.

Entre perdre mon amitié de plusieurs années avec Kirsten ou renoncer à un amour naissant avec Aaron, je choisis... de faire l'autruche et de me plonger dans mon travail d'assistante chez Idol. Au moins pour la journée.

Après on verra.

Je ne suis pas capable de me projeter plus loin. D'autant que l'avenir proche n'est pas plus rassurant : Kirsten sera de retour à New York d'ici quelques jours... Chez elle, donc chez Aaron.

J'accroche sa laisse au cou de Woody et l'entraîne d'un pas volontaire, bien décidée à ignorer le dilemme qui met mon cerveau et ma conscience en miettes.

Hélas, sur mon téléphone que je viens de rallumer, deux messages de Kirsten s'affichent.

L'un date d'hier 22 heures.

[Impossible de te joindre, tu bosses même le dimanche ?]

Et l'autre ce matin.

[Bien dormi, j'espère. Te voilà en deuxième semaine : bonne chance !]

Je souris devant le smiley dont les yeux clignent de petits cœurs. La gentillesse et l'attention de mon amie me touchent. Et me font mal.

Je ne les mérite pas.

Je renfonce le téléphone dans ma poche en me dirigeant vers l'entrée du métro.

Aucune inspiration pour lui répondre maintenant.

Et encore moins de courage.

Depuis hier, écrire un message est pour moi un casse-tête.

Et un crève-cœur.

Hier après-midi, j'ai mis des heures pour rédiger vingt malheureux mots à l'intention d'Aaron.

Rendement déplorable pour stress maximal.

Pour finalement lui envoyer un message d'excuses réécrit 25 fois.

[Désolée, j'ai un imprévu et me vois dans l'obligation d'annuler le dîner de ce soir. À bientôt]

Plus administratif tu meurs.

J'ai pourtant choisi chacun de mes termes. Surtout imprévu et obligation.

Imprévu = je suis amoureuse d'Aaron.

Obligation = plus question de passer une soirée (ou même une minute en tête-à-tête) avec lui.

Ce qui n'est vraiment pas facile quand on habite sous le même toit...

À mon SMS d'annulation, Aaron a répondu aussitôt.

[Dommage. Je t'embrasse.]

Vu le trouble qui me secoue rien qu'en repensant à cette réponse, les contacts par texto devraient m'être interdits.

Hier soir, j'ai éteint mon téléphone avec rage. Rejetant ainsi une partie de ma frustration sur un innocent smartphone.

Plus tard dans la nuit, j'ai entendu les pas d'Aaron dans l'escalier. Cachée dans ma chambre depuis l'envoi de mon SMS, je ne dormais pas. À l'abri de ma porte fermée, je priais pour redevenir une colocataire ordinaire et une amie irréprochable avant le retour de Kirsten.

Mais une coupable langueur me faisait imaginer qu'Aaron puisse pousser la porte de ma chambre...

C'est donc pour éviter tout contact avec Aaron que me voici dès 7 h 30 au bureau.

Avant l'arrivée d'Abby, Woody sagement couché à mes pieds, je m'attaque à la construction d'un tableau Excel qui regroupe les données concernant le séjour des mannequins pressentis pour le défilé : contact, agence mère, coordonnées, mensurations, mode de transport, logement... J'essaie de ne rien oublier pour montrer à ma boss que j'ai toutes les compétences pour gérer cette tâche d'importance.

Vers onze heures, ma mission principale fait son entrée : Lucie. La jeune mannequin arrive du salon de coiffure voisin où elle avait rendez-vous pour un brushing.

– Tu parles d'un wavy, le mec m'a fait une choucroute, dit-elle en fonçant dans les toilettes.

Où elle s'enferme.

Ni bonjour ni rien, la journée s'annonce sympathique.

Quinze minutes plus tard, alors que je suis partie chercher un dossier dans le bureau des filles de l'événementiel, des éclats de voix retentissent : je reconnais aussitôt le ton contrarié de ma boss. Je me précipite, le ventre serré d'inquiétude.

Est-ce qu'il y a quelque chose que j'aurais dû faire et que j'ai oublié ?

Je m'immobilise sur le seuil du bureau. Debout au milieu de la pièce, Lucie, une paire de ciseaux à la main, fixe Abby, qui, elle, s'écrase la tête entre les mains en gémissant.

– Oh mon Dieu !

Est-ce que Lucie a tenté d'assassiner Abby ? Est-ce que je devrais dire « Lucie, lâche ton arme » ? Appeler les secours ? Mais je ne vois aucune trace de blessure...

De part et d'autre d'Abby blanche de colère, deux ravissantes créatures brunes de 1 m 80 sont écroulées de rire. Je me tais, cherchant à comprendre ce qui se passe.

A priori je ne suis pas à l'origine du désespoir d'Abby. Donc Lucie, qui fait partie du trio de tête des bêtes noires d'Abby – ex æquo avec Woody et moi –, doit en être la cause.

Mentalement, je fais une rapide vérification des points cruciaux de l'allure de la mannequin : tenue sportswear StanOscar, ongles manucurés, jambes parfaitement dorées et épilées. Je ne vois pas son

visage, mais elle m'a semblé normale il y a quinze minutes.

À moins qu'elle se soit entre-temps tailladé les joues dans les toilettes ?

Tandis que j'essaie d'imaginer une explication rationnelle et moins gore, mon regard est à nouveau attiré par les deux filles : même jupe mini et polo noir, habillées, chaussées, coiffées, maquillées pareil.

Des clones... Ou plus vraisemblablement des jumelles.

Un copier-coller proche du ridicule. Mais vu qu'on est dans la mode et chez Idol, il ne peut s'agir que d'un style.

Lucie tourne alors la tête vers moi.

Oh, la vache !

À la place de sa belle chevelure ondulée, un curieux découpage latéral, nettement plus court sous une oreille que de l'autre, avec une frange en biais ressemblant à une haie déchiquetée à coups de machette.

C'est un massacre. Un mix de Ziggy Stardust et d'un joueur de foot du Bayern Munich années 1970.

Bon, de dos, on ne voit rien. C'est déjà ça...

Je reste silencieuse mais, prudente, je recule d'un pas.

Abby serait peut-être capable de m'accuser.

Le souvenir de récents précédents me rend circonspecte. Et nerveuse.

– C'était moche. J'ai recoupé, essaie de se justifier Lucie en roulant des yeux terrifiés.

Je lui souris pour essayer de la soutenir.

Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

Abby se met à tourner lentement autour de Lucie. Dans la pièce, le silence se fait. Seuls claquent à un rythme régulier les talons de ma boss, comme un tic-tac d'horloge angoissant. De la rue nous parvient le hurlement d'une sirène de police. Va-t-on devoir appeler une ambulance d'ici peu ?

Car Lucie est à présent livide.

– Dites-moi que je rêve, siffle ma boss d'une voix glaçante. Tu comptes aller avec cette tête de balai à chiottes faire la promo L'Oréal ?

Je fais une grimace malgré moi. Le vocabulaire inhabituellement familier d'Abby révèle à quel point elle est contrariée.

Et il y a de quoi... Moi à sa place, je serais déjà en train d'étrangler Lucie.

Car demain après-midi a lieu un énorme rendez-vous avec les majors de la presse féminine pour le lancement de la nouvelle gamme de shampoings de la marque, dont Lucie est l'image depuis cette année.

Et le symbole de la magnificence capillaire jusqu'à il y a quinze minutes...

Je frémis. À égalité avec Victoria Secret, un contrat L'Oréal, c'est le jackpot pour un mannequin. Et pour ses agents.

Semblant tout à coup réaliser ce qu'elle risque, la jeune mannequin n'ose plus bouger, ni ajouter un mot, terrifiée.

– Je suis désolée, murmure-t-elle.

– Je ne vois pas ce que ça change, lui répond Abby d'une voix sinistre avant de lui tourner le dos.

Elle se plante alors devant la fenêtre, son poste d'observation favori pour réfléchir. Ensuite, solide et concentrée comme une vigie devant l'horizon, elle s'immobilise, apparemment imperturbable. Seules sa tresse figée et ses épaules contractées indiquent qu'elle se contient pour ne pas exploser.

Je suis la seule à m'en apercevoir.

Car Lucie regarde ses pieds. Et les jumelles sont très occupées à chuchoter et ricaner. Elles se rapprochent tout à coup de Lucie. L'une d'elle fait voler du bout des doigts les mèches fraîchement coupées.

Je suis outrée. Mais je n'ose pas bouger.

Qui sont ces deux filles ?

Sûrement des réincarnations de Javotte et Anastasie, les deux affreuses demi-sœurs de Cendrillon !

– Hey Barbie, un problème de brushing ? se moquent-elles en chœur.

Lucie me fait de la peine, livrée en pâture aux moqueries des deux filles.

L'autre prend ensuite une photo de Lucie et lui montre avec un sourire doux. Lucie se décompose encore un peu plus. Des larmes brillent dans ses yeux.

– Parce que tu le vaux bien, rient Javotte et Anastasie dans une sinistre parodie du slogan de

L'Oréal.

Avec la rapidité d'un rapace fondant sur sa proie, Abby se retourne alors et arrache le portable des mains des clones avant de le fourrer dans un tiroir.

Bien fait !

Je suis contente que ma boss défende Lucie. D'après moi, et même si personne ne me demande mon avis, protéger ses mannequins fait partie de son rôle de chef.

Lucie n'a que 16 ans après tout. Elle reste une grande ado sans boutons d'acné.

Certes à tendance exaspérante...

– Rien ne sort de cette pièce. Pas un mot ni une seule photo sur les réseaux, ordonne Abby. Et maintenant, laissez-moi réfléchir.

Les jumelles continuent à jeter de rapides coups d'œil à Lucie, qui, elle, se laisse tomber sur une chaise. Je lui fais un petit signe pour lui assurer que ça va aller. Sans savoir d'où me vient cette certitude, je suis certaine qu'Abby va tout arranger.

Ma boss s'installe calmement devant son bureau et contre toute attente, se met à feuilleter *Vanity Fair* d'une main, tout en pianotant sur son clavier de l'autre.

Dans ma poche, mon téléphone vibre. Je regarde discrètement : un appel de Kirsten.

Désolée, ce n'est vraiment pas le moment.

J'appuie sur réponse automatique : « je t'appelle plus tard ». Car dès qu'Abby aura une solution, je vais devoir être opérationnelle dans la seconde. Ce qui ne va pas tarder car Abby saisit son portable.

Je suis sur les starting-blocks.

– Alexander, dit-elle à son interlocuteur, comment vas-tu ?

Elle ne lui laisse pas le temps de répondre.

– Écoute, Alex, c'est une question de vie ou de mort : tu dois immédiatement voir une des filles et t'occuper de ses cheveux.

Abby est en train d'appeler Alexander W ? LE coiffeur chez qui au moins dix introductions VIP sont nécessaires ? Celui dont l'agenda est surbooké jusqu'en 2018 ?

– Merci, Alexander. Mon assistante te l'amène.

Elle sourit en raccrochant. Je soupire, soulagée.

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends, me dit-elle sèchement, un tapis volant ?

– Mais je ne sais pas où...

Grand seigneur, elle me tend une carte de visite sur laquelle figurent les coordonnées du salon de coiffure le plus confidentiel de New York.

Griffonné dessus : le numéro de portable d'Alexander.

J'en reste bouche bée : Abby a un carnet d'adresses à rendre jaloux la première dame des États-Unis et un pouvoir sur le monde dont j'ignore encore toutes les ramifications.

Sans compter une capacité à ce que ses décisions s'exécutent promptement, car cinq minutes plus tard, Lucie, Woody et moi sommes en route.

Dans l'ascenseur, Lucie s'observe devant le miroir et tire sur ses mèches aux longueurs inégales. Sans un mot, elle enfle le bonnet que lui a remis Abby.

– C'est qui les deux filles ? demandé-je pour lui changer les idées.

– Bianca et Alba ? Des Italiennes. Leur père est un magnat de l'industrie du luxe. Il connaît tout le monde. Elles, elles ont démarré chez Dolce. Elles passent leur temps à cancaner.

C'est vrai qu'elles n'ont pas l'air fair-play, les siamoises...

– Mais elles sont vieilles maintenant. Elles ont 23 ans.

Et toc !

– Donc si j'étais mannequin, à 24, je serais en préretraite ?

– Mais tu es styliste, sourit faiblement Lucie. Je crois qu'elles ne m'aiment pas trop, parce que SO m'a choisie pour sa nouvelle ligne.

Pourquoi j'ai l'impression d'être tombée dans un panier de crabes ?

Son air triste me touche. Sa candeur aussi. À peine 16 ans et elle fait déjà face à ce qui peut rendre la vie professionnelle aussi difficile que plaisante : les relations avec ses « collègues ».

Quand le portier nous ouvre la porte de l'immeuble de Madison Avenue où officie Alexander W, je reçois un SMS de Kirsten.

[OK. Appelle dès que tu as le temps. Hâte d'avoir de tes nouvelles et que tu me racontes ce qui t'est arrivé depuis vendredi.]

La version complète ou l'expurgée ?

Je remets à plus tard en me mordant les lèvres. Parce qu'avant, j'aurais répondu direct. Même si j'étais débordée, si j'avais les deux mains dans le plâtre ou si j'étais sous la douche...

Mais ça, c'était avant. Avant Aaron...

La porte du salon de coiffure s'ouvre : c'est en réalité un immense appartement à l'européenne. Parquet à la française, moulures au plafond, et grandes fenêtres victoriennes. Des miroirs anciens rendent l'espace encore plus majestueux. Une sorte de Galerie des glaces mâtinée de cabinet de curiosités. Car j'aperçois çà et là des animaux empaillés : une autruche, un cerf et même un tigre allongé.

La sage immobilité de ces bêtes à poil et à plumes doit satisfaire Abby !

D'un pas assuré, Alexander, un beau quadra en bermuda moulant et espadrilles compensées, arrive. Il se met à détailler Lucie, sourcils froncés, avec l'air d'un expert évaluant une œuvre d'art saccagée.

– Mmm, analyse-t-il au bout d'un moment, on va éclaircir et jouer la surprise.

On ne pourrait pas faire quelque chose de rassurant plutôt ?

Nous sommes les seules clientes dans le salon. Est-ce que le pouvoir d'Abby s'étend jusqu'à obtenir d'un simple coup de fil la privatisation totale du lieu ? Si c'est le cas, la souveraineté de ma boss est vraiment immense...

Enveloppée dans un peignoir, Lucie est installée au bac et sa chevelure aussitôt couverte de produits aux couleurs bioniques. Je m'assieds dans un canapé en face de Lucie et relis le SMS de Kirsten.

Je DOIS lui répondre.

Maintenant.

Mes doigts hésitent sur les touches. Une maxime apprise au lycée me revient à l'esprit : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Mais Boileau n'avait sûrement pas couché avec son coloc...

Peu importe ! Écrire à sa meilleure amie, ce n'est pas si compliqué tout de même !

Avec un regain d'énergie, je tente plusieurs versions. Que j'efface l'une après l'autre.

Optimiste : Coucou, tout baigne. J'ai même couché avec Aaron. C'était extra. Te raconterai !

Pragmatique : Un peu débordée mais je gère. Pour info, Aaron est un super coup, tu devrais essayer à l'occasion.

Hypocrite : Comment ça, tu le voulais que pour toi ? Mais tu ne m'avais pas dit.

Directe : Aaron et moi, c'est fini. Mais ne t'inquiète pas, c'était juste sexuel.

Sexuel, sensuel et troublant...

STOP !!!

Mettant fin à ces délires, je me lève brusquement. Et je renforce mon téléphone au fond de ma poche.

Un halo de mousse autour de la tête, Lucie me suit des yeux : elle a l'air bizarre.

Mais peut-être est-ce moi ? Si ça se trouve, ça fait 5 minutes que je parle toute seule. Il faut dire que ces derniers jours, je me sens vraiment à côté de la plaque.

Je lui fais signe que tout va bien et me mets à arpenter la pièce.

En réalité il suffirait d'écrire à Kirsten : « je suis ravie que tu reviennes à New York ».

Mais c'est faux.

La vérité est que j'appréhende le retour de Kirsten...

Absorbée par ma réflexion, je fixe une vitrine garnie de perruques de toutes les couleurs. Un énorme postiche aux boucles afro attire mon regard : noir, comme mon âme en ce moment.

Au fond du fond, est-ce que je ne lui en veux pas un peu de revenir ?

À cette idée, je chancelle et m'appuie au mur.

C'est le pompon ! Alors que c'est moi qui ai trahi mon amie...

– Joy ça va ?

La voix de Lucie me ramène à plus de lucidité et d'honnêteté avec moi-même.

La seule personne à qui je peux et dois en vouloir, c'est moi.

– Oui, mal dormi c'est tout. Ne t'en fais pas.

L'assistant revient alors pour enduire la chevelure de Lucie d'une mixture violette.

– 20 minutes de pause, annonce-t-il en s'éloignant.

Histoire d'occuper mon esprit à autre chose, j'essaye une perruque bleue. Pour amuser Lucie, je prends des poses, je fais le clown. Après avoir enfilé le bonnet d'Abby sur Woody, je nous

photographie, le chien et moi. Lucie a un fou rire quand je tente d'imiter Bianca et Alba avec des postiches bruns sur la tête de Woody et sur la mienne.

Je m'agite, j'en fais trop.

Mais au moins je ne pense à pas à ce fichu texto que je suis incapable de rédiger.

L'assistant revient. Pendant qu'il rince les cheveux de Lucie, je fais défiler les photos que je viens de prendre.

Est-ce bien moi, cette fille ?

Une partie de moi est dissimulée sous la chevelure factice. En fixant ces images trompeuses, l'évidence me saisit : je ne peux que cacher la vérité à Kirsten.

Continuer à lui mentir.

Un jour peut-être, on pourra en parler. En rire ensemble. Mais pas maintenant. Et encore moins par téléphone ou par texto.

Ma décision prise, je peux enfin répondre à mon amie.

[Tvb. W-E chargé. Boulot ++. Tu ne devineras jamais où je suis ce matin]

[?]

[Un indice et un aperçu de ma mission du jour !]

Tout en marchant dans les pas de l'assistant qui accompagne Lucie, j'envoie une des photos avec perruque.

Debout près d'un fauteuil majestueux, Alexander attend, ciseaux à la main. Il commence à couper. Lucie suit avec attention les gestes du maître sur sa chevelure désormais platine.

La réponse de Kirsten est immédiate.

[Ne me dis pas que tu es chez Alexander W ?]

Ma meilleure amie a l'œil ! Le seul indice est le décor inimitable du salon d'Alexander dont les photos ont fait la une des magazines de déco.

Rien ne lui échappe.

Mon ventre se serre d'appréhension. Son flair de détective pourrait-il lui faire repérer que, par ailleurs, je ne lui dis pas toute la vérité, rien que la vérité, je vous le jure ? Je ravale la bouffée de culpabilité qui me saisit. Puis, sans m'appesantir sur mes coupables cachotteries, je lui envoie un

chaleureux selfie avec Alexander en ligne de mire.

[Bingo ! Tu vois mon super boulot : nanny et porte-perruque chez Alexander le grand !]

[Ça a l'air d'aller pour toi alors ?]

[Top ! Je suis en train de gravir les marches du monde de la mode ☺]

[Tant mieux. Comme tu ne répondais pas, je commençais vraiment à m'inquiéter pour toi]

À ces mots, mes doigts se crispent sur le téléphone.

J'ai honte.

Mon amie est adorable avec moi. Elle se fait du souci. Elle n'imagine même pas ma duplicité.

Heureusement pour moi.

Sa confiance me fait me sentir encore plus misérable.

Découragée, je me laisse tomber sur une banquette.

Pour clore la conversation, j'écris en continuant sur ce ton léger et superficiel qui maintenant m'écœure.

[Bon, Lucie va bientôt avoir fini, à plus !]

[À très vite ☺]

Je me fixe dans le miroir en face de moi : extérieurement rien n'a changé.

– Regarde, dit soudain la voix joyeuse de Lucie à côté de moi.

Magnifique avec un carré aux oreilles et une petite frange courte, elle me sourit. Sa nouvelle couleur platine lui donne un air coquin formidable. Et sa bonne humeur retrouvée me fait du bien. J'envoie aussitôt une photo de Lucie à Abby qui répond :

[OK, à demain]

Sec, sans bavure et sans commentaire... Impossible de deviner l'opinion de ma boss.

Puis tout en écoutant Lucie bavarder de tout et de rien, je la raccompagne à la pension Harving.

– « Nouveaux cheveux, envie d'amoureux » disait mon grand-père, me confie Lucie quand je la quitte en la félicitant pour sa nouvelle coiffure.

Je ris.

Jaune.

Car le mot « amoureux » attise cruellement le sentiment qui m'est interdit. Que j'ai cherché à repousser toute la journée.

Pour retarder le moment de me retrouver chez Aaron *sur les lieux du crime...* , je décide de revenir à pied avec Woody vers Lexington avenue.

Pourvu qu'Aaron ne soit pas déjà rentré.

2. Deal de coloc

Sans un bruit, je referme la porte derrière moi. Suivie du chien, j'avance à pas de loup dans l'entrée. La voix chaleureuse d'Aaron me confond alors que j'atteins l'escalier.

– Tu m'évites ? demande-t-il adossé à la porte du salon.

À mon corps défendant hélas oui.

Je frissonne, autant de surprise que de plaisir.

Car il me suffit d'entendre sa voix pour replonger.

Ce mec est une drogue.

Il me semble encore plus magnifique que la fois précédente. Malgré moi, sa vue provoque des réactions corporelles incontrôlées : chaleur dans tout le corps et cœur faisant des bonds de Bambi dans ma poitrine.

Est-ce normal, docteur ?

Je me répète mentalement ma décision : éviter tout contact avec lui.

Mais je dois rester polie : je ne peux pas tourner les talons sans dire un mot !

– Non, pas du tout, finis-je par répondre à la question de l'évitement.

Je mens si mal qu'il doit y avoir écrit sur mon front : menteuse.

Ça n'a pas l'air de le décourager. D'un pas nonchalant, il avance vers moi en souriant. Je fixe stupidement ses yeux magnifiques, sa bouche charmante, sa fossette délicieuse... Il est Adonis, Tantale et Cupidon réunis en un seul corps, revêtu ce soir d'un costume gris pâle.

Et pour mon malheur, j'ai vu et goûté aux délices cachés sous cette élégance sur mesure.

C'est terrible à reconnaître mais je suis contente de le revoir.

Mais juste regarder, ce n'est pas complètement interdit, si ?

Sans me quitter des yeux, il tend la main vers mon visage. Je devrais reculer, je devrais partir en courant.

Je ne devrais surtout pas me faire confiance.

Car quand sa main atteint mes cheveux et replace ma mèche rebelle derrière mon oreille, je ne résiste pas : je fais un pas vers lui.

Mon cœur bat très fort.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète-t-il en me prenant la main.

Il se passe que j'ai l'impression d'avoir avalé une sirène de pompiers, lumières clignotantes comprises, vu tout ce qui s'allume dans mon corps et mon crâne.

– J'ai fait quelque chose de mal ? ajoute-t-il avec un sourire charmeur.

Danger. Sens interdit. Feu rouge...

Pris de panique, mon cerveau lance des ordres contradictoires. Puis disjoncte carrément : un lobe se rétracte en appelant à la raison, l'autre ronronne de plaisir en prônant la satisfaction immédiate de ses désirs.

Pour essayer de reprendre le contrôle, je baisse les yeux au sol.

Pourtant, comme sous emprise, je me retrouve à avancer main dans la main avec Aaron en direction du salon. Une fois assise sur le canapé, je réussis à m'éloigner de quelques centimètres de son corps tentateur.

À regret.

J'envie Woody qui, lui, se frotte sans scrupule contre ses jambes.

Peu à peu, ma raison et ma conscience se remettent en marche.

Une demi-heure a dû s'écouler entre sa question et ma réponse !

– Non, dis-je enfin en essayant de ne pas le dévorer des yeux, c'est moi qui ai fait quelque chose de mal.

Raison, sentiments. Et rebelote : culpabilité...

Il a l'air étonné puis il semble s'en amuser.

– Ah ? De nouvelles péripéties chez Idol ? sourit-il en desserrant sa cravate. Est-ce que Lucie aurait trouvé un nouveau truc pour faire enrager Abby ?

Bonne analyse de la guerre froide qui sévit au bureau mais...

Je secoue la tête sans le regarder. Je rassemble mon courage.

– Non, ce n'est pas Lucie. C'est toi et moi. On a fait une grosse erreur. Je regrette ce qui s'est passé.

Sourcils froncés, il semble tomber des nues.

Pourvu que je ne l'aie pas vexé...

– Moi, j'ai trouvé cette erreur très agréable, répond-il d'un ton un peu sec en détachant chaque syllabe du mot erreur.

Et moi donc !

Avec un sourire équivoque, il se lève et enlève sa veste, dégageant ainsi autour de lui une bouffée de parfum qui me met sens dessus dessous rien qu'à le sentir flotter dans l'air.

Et voilà, je suis déconcentrée.

– Je suis d'accord avec toi, avoué-je en rougissant.

Et en me maudissant.

– Mais... dis-je en me raccrochant à toutes les branches et les valeurs que je peux trouver : amitié, honnêteté, intégrité. C'est à cause de Kirsten.

Il enfonce les mains dans ses poches de pantalon.

– Eh bien quoi Kirsten ? jette-t-il d'un ton presque cassant. On n'allait pas lui demander l'autorisation, si ?

C'est bien là le problème : elle aurait dit non.

Sur son visage, l'irritation transparaît en petites touches discrètes : fossette disparue, ride au milieu du front et regard assombri. Visiblement il ne comprend pas pourquoi je fais tant d'histoires.

– Écoute, lui dis-je d'une voix douce mais tout en reculant vers le dossier afin de garder le contrôle de mon corps, Kirsten me parle de toi depuis que je la connais. Elle ne jure que par toi, Aaron par-ci Aaron par-là. À ses yeux tu es l'homme idéal.

Il hausse les épaules. Puis il me sourit.

– Peut-être, mais je ne vois pas le rapport avec nous.

– Tu es l'homme de sa vie, Aaron, insisté-je en le fixant droit dans les yeux. Kirsten est amoureuse de toi.

Par malheur, je crois que c'est contagieux.

– C’est n’importe quoi, répète-t-il en secouant la tête de droite à gauche.

Si seulement.

Je me tais, troublée. Est-ce qu’il n’a vraiment aucune idée des sentiments de Kirsten ?

– Ce n’est pas sérieux, reprend-il après un moment, Kirsten, je l’adore, mais elle est comme ma petite sœur !

Il réfléchit en roulant entre ses doigts la cravate qu’il a maintenant enlevée.

– On se connaît depuis toujours. Elle m’en aurait parlé si vraiment...

Tu crois que c’est si facile ?

– Soyons sérieux. Je suis sûr que ce qu’elle veut dire, c’est qu’elle veut un mec comme moi ! Aussi bien que moi, ajoute-t-il avec un clin d’œil.

Il faut que je mette les points sur les i alors. Ne serait-ce que pour moi. Pour me rappeler le grand I de InterdIt et de amle.

– Ce n’est pas une blague, Aaron. Le seul homme qu’elle aime, qu’elle attend et qu’elle désire, c’est toi.

– Tu exagères.

J’aimerais bien.

– Non. Tu te souviens de Valeria, cette fille avec qui tu es sorti quand Kirsten était au lycée ? Eh bien elle est fâchée avec elle depuis. Tu as déjà rencontré des copines ou des amies de Kirsten ? Non jamais.

Elle ne t’avait même pas parlé de moi !

Il me fixe tout en enfonçant sa cravate dans sa poche.

– Et pourquoi à ton avis ?

Il écarte les mains d’un air dubitatif.

– Parce qu’elle craint de te les présenter, affirmé-je.

Crainte justifiée en ce qui me concerne puisque j’ai couché avec Aaron. Mais je viens à l’instant d’aggraver mon cas par une double trahison, en dévoilant à Aaron les sentiments et les secrets de ma meilleure amie.

Pourvu qu’elle ne l’apprenne jamais.

Aaron hoche la tête en silence. Puis d'un air appliqué, il retrousse ses manches de chemise, dégageant ainsi ses avant-bras dorés. Je caresse du regard sa peau nue, ses mains solides, ses longs doigts et tout à coup, en proie à un coup de folie fantasmagique, je les imagine en train de se poser sur moi. De remonter mes vêtements sur ma peau nue.

– Non, dis-je en me ressaisissant, c'est la vérité.

Fin de l'épisode delirium tremens.

Je tire nerveusement ma robe en direction de mes genoux.

– C'est vrai que Kirsten et moi on s'entend merveilleusement et qu'on est très proches depuis des années, dit-il songeur.

Très proches ? Mais comment peut-il ne pas avoir remarqué que la fille qui habite sous son toit est folle de lui ? Il a plus l'air d'être le roi des affaires que du sentiment mais tout de même, il n'a rien vu, rien senti ?

Il ne voit rien sur moi non plus alors...

– Kirsten et moi sommes très intimes.

C'est quoi l'intimité si on ne sait pas ce que l'autre ressent ?

– Mais... continue-t-il de sa voix chaude tout en se rapprochant de moi.

Et mince aussi, pourquoi Kirsten ne le lui a jamais dit ou fait comprendre ?

– Kirsten, je n'ai absolument pas envie d'elle, murmure-t-il.

Enfin une bonne nouvelle !

À cette traîtresse pensée, je rougis tel un coquelicot.

Kirsten mourrait si elle savait qu'Aaron a dit ça. Et elle me tuerait si elle savait que je m'en réjouis.

– Contrairement à... poursuit Aaron à présent assis près de moi.

À ??

Sa main se pose à nouveau sur mon épaule, puis d'un geste lent, suit la ligne de mon bras. Ma peau se hérisse tout du long sous l'effleurement.

Sans me quitter des yeux, il porte ma main vers ses lèvres et embrasse le bout de mes doigts.

– À toi que je désire terriblement ! souffle-t-il en posant un baiser bouillant au creux de ma paume.

Il l'a dit !

Essayant de rester impassible, je respire lentement.

Je ne dois pas, je ne peux pas, il ne faut pas...

En priant pour que la répétition des dois-faut-peux-pas suffise à repousser le désir qui s'éveille en moi.

– Je suis extrêmement attiré par toi, Joy, continue Aaron de sa voix tentatrice.

Ses lèvres se posent sur mon poignet, là où mon pouls bat à tout casser.

C'est une épreuve inhumaine. Un peu comme si je mourrais de soif et qu'on me proposait un merveilleux breuvage frais, délicieux et rare.

Puis avec l'air de penser à autre chose, il enlève négligemment ses chaussures une à une. Le voilà pieds nus. L'expérience a déjà montré qu'il est tout à fait capable de se déshabiller dans le salon.

Or, ma réaction risque de ne pas être raisonnable.

– Il ne faut pas, affirmé-je encore plus solennellement, plus jamais. Promets-moi.

Et vite parce que, si tu continues à retirer tes vêtements sous mes yeux, je vais vraiment avoir du mal à ne pas craquer.

Il se rapproche de moi et posant les mains sur mes épaules, me fixe de ses yeux couleur de mousse. Son souffle me brûle le visage.

– Je te promets de faire ce que tu demandes, dit-il avec sérieux.

Ah ?

– Mais toi et moi, plus jamais ? chuchote-t-il en approchant ses lèvres de mon oreille. Tu ne crois même pas à ce que tu dis...

Sa bouche qui murmure est une sollicitation de tous les sens. Un appel à la déraison. À la perte de contrôle.

Ses lèvres sont dans mes cheveux. Je lutte pour ne pas tourner mon visage vers le sien et l'embrasser. Je regarde ailleurs. Je pense à...

Non, je ne pense à rien d'autre qu'à lui, à nos premiers baisers sur ce même canapé, à son corps mêlé au mien.

Honnêtement, quel être normalement constitué pourrait penser à autre chose ?

Mon souffle raccourci me trahit. Attentif à la moindre de mes réactions, il reprend, sentant que je suis sensible à ses suggestions.

Suggestions aussi intellectuelles que corporelles.

– Pourquoi ne ferait-on pas ce qui nous fait plaisir l’un et l’autre ? demande-t-il d’un ton innocent.

Ses mains remontent sur ma nuque puis enserrant mon visage. Il me fixe toujours droit dans les yeux, sans ciller.

– Elle est ton amie, tu peux lui parler, lui expliquer. Si on est honnête avec elle, elle comprendra.

Je crois plutôt qu’elle m’arracherait les yeux si elle nous voyait à cet instant.

En fait, je ne sais pas comment Kirsten réagirait, mais je sens que notre amitié ne serait plus jamais la même.

– Elle comprendra que deux êtres s’attirent... se désirent l’un l’autre, poursuit-il d’un ton qui me semble langoureux.

Je baisse les yeux, pour ne pas qu’il lise en moi la folle envie de céder à sa voix suave et évocatrice de baisers.

– Non, nous ne pouvons pas lui faire ça, dis-je d’un ton faible que j’essaie d’affermir.

Mais tout mon corps crie oui. Oui prends-moi dans tes bras, oui embrasse-moi.

– Bien, dit-il en se relevant brusquement. Voyons les choses autrement.

Oh ?

La distance qui nous sépare tout à coup est douloureuse. Immobile, je le suis des yeux. L’air concentré, il fait quelques pas avant de se camper face au jardin, ses larges épaules formant une montagne solide contre laquelle j’aimerais me blottir.

– Commençons par être honnêtes avec nous-même. Nous avons envie de... semble-t-il hésiter. De nous sentir libres. De suivre nos désirs.

Je reste silencieuse.

– Donnons-nous cette possibilité jusqu’au retour de Kirsten, continue-t-il d’une voix posée. Voyons-le comme un test. Une expérience sous contrôle.

– Dont la durée serait ainsi limitée à quelques jours, précisé-je en me levant à mon tour et faisant malgré moi un pas vers lui.

– Oui. Le principe de base consisterait à faire ce dont nous avons envie, quand nous en avons envie... Sans que rien ne porte à conséquence.

– Évidemment.

– Mais, il est nécessaire de définir précisément les règles pour une expérimentation de cet ordre, reprend-il sans sourire.

Ordre physique naturellement.

– Oui, bien sûr, il faut un protocole, dis-je très sérieusement, les yeux rivés sur son corps aux contours rendus incandescents par le contre-jour.

– Pas d’attache. Pas d’obligation. Pas de contrainte, précise-t-il.

Pas de souffrance.

– Cela va de soi, réponds-je avec assurance.

Mon regard glisse sur sa nuque, son dos, ses fesses, ses cuisses...

Que du plaisir.

– Il est possible que très vite on se rende compte que ça ne marche pas.

– Oui, ça pourrait arriver, dis-je avec conviction.

Et on peut toujours essayer, qui sait ?

– On se lassera, on aura épuisé nos envies, continue-t-il d’une voix neutre.

Est-ce qu’il croit vraiment à ce qu’il dit ?

– Et de toute façon on arrête quand on veut, conclut-il.

À l’instant présent, je n’ai aucune confiance en ma volonté...

Acquiesçant à ses propos, je hoche la tête, consciente que cette partie haute et prétendument pensante de mon corps a perdu tout pouvoir sur le reste de mon anatomie.

– Oui absolument, dis-je à présent quasiment collée à son dos, attirée comme une abeille sur une fleur capiteuse.

– C’est une proposition très raisonnable.

À ces mots, il se retourne avec un sourire ravageur.

– Qu’en penses-tu ?

Qu’elle est indécente, dangereuse et que je suis folle de l’accepter.

– Dans ce cadre réglementé, beaucoup de possibilités s’offrent à nous, dis-je en m’efforçant de paraître calme.

– Oui. Je propose donc de mettre en application dès maintenant.

Rien que sa voix à cet instant ferait chavirer le Titanic tout entier. Même sans iceberg.

Il attrape mes hanches et les plaque contre lui.

Enfin.

Je me laisse aller contre son corps. Avec la délicieuse impression de rentrer au port après une difficile traversée.

Ses lèvres courent sur mon cou, mon menton, ma joue, ma tempe sans se poser. Son souffle parfumé me caresse et m’excite. J’ai envie de sa bouche. Mais il effleure mon front, mes paupières, suit la ligne de mon nez et s’immobilise à deux millimètres de mes lèvres qui se tendent vers lui, impatientes. J’appuie mon corps contre le sien, comme pour m’imprégner de lui. Et lui exprimer mon désir.

– Nous faisons uniquement ce dont nous avons envie, murmure-t-il en agaçant mes lèvres avec ses dents.

– On arrête quand on veut, acquiescé-je en répondant à ses baisers. C’est le deal.

Le corps chavirant, je ferme les yeux quand sa bouche s’unit enfin à la mienne.

Mais est-ce que j’y arriverai ?

Je pourrais passer des heures à l’embrasser. Les baisers d’Aaron sont à la fois doux, avides, délicats et puissants. À la fois promesse et accomplissement.

Ils ouvrent la porte à cet élan que mon corps retient depuis de trop longues heures.

Dès que ses lèvres me happent, le désir explose en moi avec une force impossible à réprimer. Comme si la bouche d’Aaron sur la mienne libérait d’un coup une accumulation de pulsions et d’envies bridées.

Interdites. Mais sous contrôle.

Nous avons un deal, non ?

Ma bouche se colle à la sienne. Avec contentement, je retrouve son goût, ses arômes de vanille, de fruit et d’extase.

Je pourrais me renier pour des sensations pareilles.

Et j’ai déjà prouvé que j’en étais capable...

Chaque fois que sa langue s'enfonce dans ma bouche, mon ventre se tend vers le sien. Je suis d'abord un peu gênée que mon corps exprime si brutalement son impatience, mais je sens vite, à la dureté du sexe d'Aaron contre mon bas-ventre, que cette envie fébrile de l'autre est partagée.

Ce soir, nos corps expriment en se collant l'un à l'autre l'urgence de leurs retrouvailles.

Mon ventre dit ce que mon cerveau ne formule pas : je ne peux plus attendre.

Nous avons peut-être si peu de temps.

Mais je ne veux plus y penser. Pas maintenant.

Tandis qu'il m'embrasse avec avidité, ses mains me pressent. Elles remontent ma robe d'été jusque sur mes hanches. Je frémis au contact de ses doigts sur ma peau. Je n'ai pas peur, je veux retrouver cette ivresse des sens découverte avec lui.

Je veux m'y noyer, m'y perdre. Y retrouver Aaron.

Mes seins gonflés de désir me font mal quand je les écrase contre lui. Je sens que seules ses caresses pourront apaiser leur tension. Je me frotte contre lui sans pudeur.

Où est passée la femme timide que j'étais il y a encore quelques jours ?

Lui semble apprécier car il attrape ma nuque violemment et me fait reculer contre le mur. Je respire vite et j'entends en écho son souffle se précipiter. Me repoussant contre la paroi, il déboutonne le devant de ma robe qui s'ouvre sans résister. Tout va si vite.

Et c'est si bon, si intense...

Ses deux mains saisissent alors mes seins, qui pointent furieusement sous la soie de mon soutien-gorge.

Il les enveloppe, les pétrit et les pince. La sensation est délicieuse, entre plaisir extrême et douleur subtile. Je renverse la nuque, comme pour lui offrir davantage ma poitrine.

Je me sens fière, provocante, audacieuse et désireuse.

Il semble comprendre ce que je ressens car il me regarde fixement, avec un sourire presque féroce.

Il pose alors ses lèvres sur la pointe de mon sein droit, et à travers le tissu, sans me quitter des yeux, mordille ma chair qui s'agace, presque irritée de n'être pas libre. Sans pitié, il recommence sur l'autre sein. Plaquant mes épaules à la paroi, il embrasse ensuite le creux entre mes deux seins, les faisant se gonfler encore, puis il remonte ses lèvres vers la naissance de mon cou. Sa bouche glisse jusqu'à mon oreille.

– Tu es un délice, murmure-t-il de sa voix irrésistible.

Effleurant mes lèvres qui quémangent sa bouche, il pose des baisers tout le long de mon cou, puis sur l'os de la clavicule, avant de rejoindre l'épaule qu'il dénude doucement. Passant d'un côté à l'autre, il fait glisser ma robe qui tombe à nos pieds.

– Oh, apprécie-t-il en jouant avec les bretelles en dentelle qu'il fait négligemment tomber.

Je remercie le ciel et l'éducation de ma mère, de m'avoir donné le goût d'une lingerie impeccable et sexy en toutes circonstances.

« Tu ne sais jamais ce qui peut arriver » prétend ma mère.

Et je peux le confirmer à l'instant même car Aaron glissant ses deux mains le long de mes flancs, s'agenouille devant moi. Sa bouche embrasse mon nombril puis l'entoure de baisers concentriques qui me font cambrer de plaisir. Quand sa bouche passe non loin du haut de ma culotte, une chaleur tiède se répand entre mes cuisses. Il passe et repasse plusieurs fois, et la chaleur devient brûlure. Quand sa bouche se pose sur mon pubis, je gémiss. Mes jambes se serrent, je tremble. Mais ses baisers et son regard doux me rassurent.

– Laisse-toi faire.

Sa voix est suave, ses baisers troublants. Jamais un homme ne m'a embrassée en ce point si intime. Et je ne pensais jamais laisser personne le faire.

Pourtant mon corps se détend.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Cet homme pourrait me faire faire n'importe quoi ?

Il embrasse mon intimité à travers le tissu et je sens la moiteur de son haleine se mêler à celle de mon désir. J'en perds la notion de tabou. De pudeur.

La retenue, ça fait déjà un moment qu'elle m'a quittée !

Quand il se remet debout, ses yeux brillent de cet éclat animal si particulier : des lueurs vives, des étoiles dorées et fascinantes dans le vert profond de ses pupilles. D'un geste presque brusque, il fait descendre ma culotte, je l'aide d'un mouvement de bassin. La boucle de sa ceinture griffe mon ventre quand il s'appuie contre moi.

– J'ai tellement envie de toi, dit-il en s'écartant légèrement de moi pour dégrafer son pantalon.

Comme si elles ne m'appartenaient pas, mes mains se dirigent vers lui et l'accompagnent pour extraire son sexe magnifiquement tendu. Il tend la main vers un tiroir d'où il sort une boîte de préservatifs.

Malgré la tension du moment, je souris en imaginant les tiroirs de toute la maison garnis de sachets de capotes... Et en quelques secondes, ce petit délire pratico-érotique me laisse entrevoir tous les endroits insolites où nous pourrions faire l'amour...

– Prévoyant, lui dis-je parce que j'ai l'impression qu'il faut que je dise quelque chose.

Mais au fond, la seule chose que je devrais dire est : « Prends-moi. Maintenant ».

– Et disposé à tout avec toi, souffle-t-il d'une voix rauque en enfilant la protection.

Il me fixe droit dans les yeux, avec une sauvagerie presque brutale. Au vu de la situation, debout face-à-face, moi complètement nue et adossée au mur, lui encore vêtu mais sexe à l'air et prêt à me pénétrer, il flotte autour de nous un petit air de bestialité assez excitant. Comme s'il lisait en moi, il attrape alors ma cuisse par en dessous et la remonte sur le côté. Je bascule mon bassin vers lui, il frotte son membre contre moi, ce qui déclenche aussitôt une vague humide et accueillante entre mes cuisses.

Je me retiens pour ne pas jouir, là, tout de suite.

Car je veux profiter de chaque instant, retenir chaque seconde, la faire durer jusqu'à épuisement.

Si c'est possible...

Car en même temps, tout mon corps appelle le contact et la fusion. Et mon sexe semble avide de s'épanouir pour le sien. Je pose alors mes deux mains sur ses épaules solides comme pour l'inviter à me posséder.

Sentant que je suis prête, il s'enfonce soudain en moi. Je pousse un cri. Craignant de m'avoir fait mal, il observe mon visage : je lui souris. Rassuré, il m'embrasse tout en entamant un va-et-vient avec les reins. Son mouvement régulier me fait vibrer des pieds à la tête.

– Mmm, murmure-t-il plusieurs fois.

Mon ventre s'oriente vers lui, mes mains se serrent sur ses épaules, je me laisse aller à son rythme. J'essaie de vivre chaque seconde, de sentir chaque pore de ma peau se déployer de plaisir, chaque cellule se gorger de bonheur sensuel.

Tout à coup, il saisit ma deuxième jambe et la remonte sur le côté, je noue mes pieds derrière ses fesses, et me retrouve soulevée du sol, accrochée à son torse. Je suis entièrement à sa merci, livrée au ressac de ses reins, de son sexe qui entre en moi et de ses mains qui me soutiennent.

Je suis soulevée du sol, en lévitation.

Voilà ce que doit être le Nirvana.

Je ne sens pas le mur contre mon dos, je ne sens pas la chaleur qui me fait ruisseler. Je ne sens que

le plaisir prendre son envol. Cela commence par une douceur extrême, un échauffement langoureux de mon corps, avec l'impression que naissent en moi des zones insoupçonnées qui tour à tour, se tendent, picotent et crépitent.

Une étrange sensation de soif intérieure me dévore, semblable à un manque terrible. La tension retombe un instant, comme pour me laisser réaliser, puis doucement réenvahit mon échine, ma colonne vertébrale, mes flancs.

Je serre davantage les jambes autour d'Aaron qui grogne de plaisir à son tour. Sur son visage, il me semble voir les mêmes sensations passer, la concentration, le repli, le déploiement, une sorte de crainte rapide puis le corps tout entier envahi. Mon sexe me semble un bourgeon qui s'ouvre, croît et s'épanouit. Puis une onde en part, qui tournoie longtemps avant d'exploser en secousses qui me font crier.

– Oh oui, râle Aaron qui me rejoint immédiatement dans la jouissance, comme si mon orgasme avait déclenché le sien.

Il reste en moi longtemps, le front appuyé contre le mien, en me fixant dans les yeux.

– Quel bonheur, dit-il doucement.

Je me blottis contre lui, attentive à ne pas décoller mon corps du sien, avec à nouveau ce sentiment un peu mélancolique de devoir profiter de ce moment comme si c'était le dernier.

Quelques minutes plus tard, Aaron repose doucement mes jambes au sol. Ensuite, sans que je m'y attende, il me soulève entre ses bras. Il m'emporte cérémonieusement jusqu'à son étage. Je ferme les yeux, bercée par le balancement de sa marche.

J'ai l'impression de vivre un rêve.

Coquin.

Car l'expression « prendre à la hussarde » me vient à l'esprit.

Je n'avais jamais fait l'amour debout, dos au mur, plaquée par un magnifique milliardaire mais pour une première expérience de cette sorte, je la trouve délicieuse et très excitante.

– Qu'est-ce qui te fait sourire ? demande Aaron.

– Je me sens comme une princesse, réponds-je sans oser dire le fond de ma pensée.

Une princesse libertine.

Il m'embrasse langoureusement en me déposant sur son lit et s'assied à côté de moi. Sa chemise froissée et son pantalon à peine refermé me font réaliser que je suis nue. Et pas lui. Je me sentais si bien que j'avais complètement oublié ce détail... vestimentaire.

Et dire que je suis styliste !

La sensualité et l'impatience m'ont fait perdre tous mes repères... Maintenant en pleine conscience de ma nudité, je m'étire sur le lit avec une ondulation suggestive. J'ai encore envie de lui. Comme si notre premier contact de ce soir avait été si tonique et vivifiant qu'il m'avait ouvert l'appétit...

– Oh, dit-il le regard intéressé.

Puis particulièrement captivé quand je replie une jambe, de sorte qu'il peut entrevoir mon intimité. Apercevant un éclat gourmand dans ses yeux, j'écarte davantage ma jambe, tout en suivant sur son visage la renaissance du désir. Il ne bouge pas d'un centimètre mais son regard me brûle comme s'il me touchait. Je suis vite prise à mon propre jeu, car l'excitation échauffe mon entrejambe offert. Il tend la main vers mon sexe.

Pas si vite.

Cette fois, je compte bien prendre mon temps. Et lui imposer mon rythme. Je me redresse à genoux sur le matelas et lui fais face.

– Je suis pour l'égalité entre les sexes, dis-je en défaisant lentement les boutons de sa chemise.

Son regard flatteur s'égare sur mes seins.

– Très bien, je ne vois aucune raison objective à ce que tu sois dévêtue et pas moi, sourit-il en se laissant déshabiller.

Je caresse son torse parfait, je suis la ligne large de ses épaules, le délicat renflé des clavicules, le bombé des pectoraux. Je lisse son ventre ferme, j'enserme ses flancs musclés.

Je ne me laisserai jamais de le regarder tant il est superbe. Et il est là, avec moi !

Après l'avoir dégusté du regard et du toucher, je le pousse gentiment mais fermement pour qu'il s'allonge sur le dos. Il passe une main derrière le crâne et m'observe alors, un sourire lascif aux lèvres.

– Après une expérience réussie à la verticale, je propose une exploration approfondie de l'horizontale, dis-je en débouclant sa ceinture.

– Un parcours plus traditionnel, mais qui permet des variations que le dos au mur ne permet pas.

Acquiesçant à ses propos, je me penche sur lui pour embrasser son torse à présent nu. À chaque baiser, mes seins le frôlent et sa peau se hérissé de plaisir. Du coin de l'œil je surveille l'élévation remarquable qui se produit sous sa braguette. De sa main libre, il attrape ma nuque pour m'attirer vers sa bouche.

– Prenons le temps, murmuré-je à son oreille en pensant malgré moi au caractère éphémère de notre relation.

– Nous avons toute la nuit, répond-il dans un souffle.

Je voudrais qu'elle ne s'arrête jamais.

Il me suit des yeux tandis que je fais glisser son pantalon.

À nouveau son corps m'impressionne tant il est merveilleusement proportionné. Même ses pieds sont beaux. J'effleure le galbe des muscles, la fermeté des mollets, l'arrondi de ses cuisses fuselées. Le vigoureux renflé de son caleçon indique que mes caresses ont tout à fait éveillé son excitation.

Aaron ferme les yeux et sa bouche entrouverte laisse échapper de doux grognements. Je caresse doucement son sexe à travers le tissu et en détaille les contours, les volumes, les points de sensibilité. J'ai un sentiment de liberté étonnant, comme si rien ne me retenait.

Est-ce à cause de ce sentiment que tout peut s'arrêter dès demain ?

Quand je fais glisser le caleçon d'Aaron, son sexe dressé me semble colossal. Mes doigts s'en saisissent et caressent délicatement la peau chaude et douce. Très vite, son membre se tend davantage dans ma main, dru et solide. Je ne me sens pas timide.

Enhardis par ses soupirs, mes doigts explorent les zones sensibles et cherchent à lui donner le maximum de plaisir. Aaron râle et ses reins se soulèvent, muscles fessiers tendus. Il a l'air de vouloir profiter de chaque caresse. Je voudrais ne me préoccuper que de lui, mais le regarder provoque en moi une évidente excitation. Mes seins pointent de désir et mon sexe me semble pétiller.

Je n'en ai pas honte.

Au contraire.

Quand Aaron glisse une main sur mes seins, agace mes tétons puis très vite, se glisse entre mes jambes où une onctueuse humidité baigne mon sexe. Son sourire et ses murmures satisfaits indiquent qu'il semble aimer ça.

Ses doigts cherchent alors mon clitoris et le pressent doucement. Il me semble que ma chair aussitôt grossit sous ses caresses, devenant un fruit gorgé de soleil qu'Aaron pince et titille. Très vite un échauffement intense, une contraction de mon bas-ventre et de petits soubresauts et tensions répétées qu'Aaron encourage de ses doigts me font parvenir à la jouissance. Léger comme une brise, cet orgasme me laisse heureuse, presque surprise qu'en quelques minutes à peine mon corps se livre si facilement.

Attentive à son plaisir tout autant qu'au mien, je n'ai pas cessé de caresser son sexe dans un mouvement pressant.

– Viens, dit-il alors en me tirant à lui.

J'ai l'impression d'être Ève entrant dans le jardin d'Éden pour une nuit de délices.

Et pour y croquer toutes les pommes avec Aaron.

3. Une histoire de portefeuille

Quand j'ouvre un œil, Aaron m'observe, appuyé sur un coude, l'air songeur. Le soleil est déjà levé et la lumière nimbe ses cheveux de reflets ambrés. On dirait un ange penché sur moi. Je ferme les yeux puis les rouvre doucement.

Non je n'ai pas rêvé.

Je suis bien dans le lit du plus beau mec de la terre. Après avoir fait l'amour avec lui toute la nuit.

Les bras en arrière, je m'étire paresseusement sous son regard attentif. Il sourit. Il passe la main dans mes cheveux et ébouriffe mes boucles emmêlées. Son regard se promène lentement sur mon corps nu, alangui et encore plein des caresses de la nuit. Quand il revient sur mon visage, il se penche sur moi pour m'embrasser.

Je me sens belle. Je me sens vivante sous le regard de cet homme qui m'a rendu hommage toute la nuit.

– Bonjour, lui dis-je. Bien dormi ?

Phrase qui fait un peu pub Ricoré l'ami du matin...

Mais en fait, je ne sais pas trop quoi dire. J'aurais dû me taire car son sourire s'efface pour laisser place à une expression pensive.

– Quelque chose qui ne va pas ? demandé-je soudain inquiète.

Est-ce qu'il est lassé ? Est-ce qu'il est déçu ? Le deal est fini ?

Il m'embrasse sur l'épaule avant de poser la tête sur son oreiller, les mains derrière la nuque en fixant le plafond.

– C'est juste que, dit-il après un moment, ouvrir les yeux avec quelqu'un dans mon lit le matin... je n'ai pas l'habitude.

Oh si ce n'est que ça !

Moi non plus, je n'ai pas l'habitude de jouir trois fois de suite et de me réveiller avec un mâle aux proportions magnifiques en train de me contempler avec satisfaction !

– En général, je ne ramène pas les filles chez moi. Je vais chez elles, reprend-il l'air absorbé dans sa contemplation des moulures.

Les filles ?

Un pincement jaloux me serre les tripes. Suivi d'une bonne rasade de vexation.

Douche froide. Fin du conte de fées.

Tout à coup honteuse de ma nudité étalée, je remonte le drap sur mon torse.

Et alors ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

Aaron couche avec des filles. Et je suis l'une d'elles. C'est ce dont nous avons convenu, non ? Du sexe, du plaisir, pas d'attachement, pas d'attentes. On s'arrête quand on veut...

À savoir : au retour de Kirsten.

À ces pensées, bien-être, plénitude et légèreté du réveil s'évanouissent. Et avec elles, mes remords refont surface : j'ai trahi ma meilleure amie...

Je réprime le tremblement intérieur qui me secoue.

Je ne veux pas y penser pour le moment. Je veux vivre dans l'instant.

Et le moment présent est une parenthèse purement sensuelle.

Je tourne la tête vers Aaron : dans le contre-jour, ses cheveux crantés et son air concentré lui font un profil d'empereur romain.

La parenthèse est vraiment beau gosse !

– Ceci dit, lui dis-je d'un ton badin, techniquement, chez toi c'est aussi chez moi, vu qu'on habite la même maison.

– Ah oui, dit-il en riant.

Il se tourne vers moi, glisse un bras derrière ma nuque et m'attire contre son épaule.

– C'est vrai ça, entre voisins, on s'invite.

– On va l'un chez l'autre, dis-je en me calant sur le creux de son corps.

– Et aussi souvent qu'on veut, confirme-t-il en embrassant mes cheveux.

Et puis on retourne chacun chez soi...

Car le deal est : surtout ne pas s'attacher.

Pourtant, je sens déjà que j'aurai du mal à respecter le contrat.

De retour à mon étage, je checke mon téléphone. Au cas où il y aurait un changement du côté d'Abby avec qui j'ai rendez-vous à neuf heures pour qu'elle m'explique ce qu'elle attend de moi à la conférence de presse de Lucie cet après-midi.

Je suis fière qu'Abby m'ait demandé de l'accompagner à ce rendez-vous. Venant d'elle, c'est une vraie marque de confiance.

Mais aussi un test. Que je compte bien réussir.

7 h 30, tout va bien, je suis dans les temps. Rien d'Abby dans mes messages, mais une notification Facebook : Kirsten a ajouté une nouvelle photo. Je regarderai ça plus tard.

Je range mon téléphone dans mon sac.

Sous la douche, je laisse l'eau dégouliner longtemps sur mon crâne. Je voudrais me vider de toute pensée. Pourtant ma tête est remplie d'images en surimpression : Aaron et son corps nu enlacé au mien mais aussi Kirsten et nos longues soirées de confidences en pyjama.

Je suis liée à mon amie par une complicité de plusieurs années et je commence à bien trop m'attacher à Aaron...

En me fixant dans le miroir, je me souviens de ce que dit ma mère, adepte de méditation : l'attachement nous fait souffrir.

– Vivre dans l'instant, me répété-je plusieurs fois à voix haute en me brossant les dents.

Quand je descends, prête à partir travailler, j'entends des cris et des aboiements. Je me hâte vers le salon.

Pourvu que Woody ne soit pas en train de faire des bêtises.

Jappant et sautant en travers de la pièce, Woody est égal à lui-même : un chiot fofou.

En revanche, l'attitude d'Aaron est plus inattendue.

Clairement, il ne m'a pas entendu arriver. À genoux devant un des canapés, il soulève brusquement tous les coussins et les tâte à pleines mains. Va-t-il ensuite les éventrer pour fouiller l'intérieur ?

Est-ce bien l'homme délicat, posé et serein auprès duquel je me suis réveillée ce matin ?

En le voyant à quatre pattes pour regarder sous la table et sous les fauteuils, le tout en pestant et jurant, j'en doute.

Je ne sais pas ce que je dois faire : tousoter, m'en aller sans un mot ?

Le mieux serait certainement de partir travailler.

Mais pour ça, il me faut récupérer Woody.

Or celui-ci, croyant à un jeu, se met à aboyer et mordiller les talons d'Aaron.

– Ça suffit, lui crie Aaron qui se redresse.

Étonnée, je fixe la ride qui est apparue au milieu de son front. Lui m'aperçoit alors mais continue à s'acharner sur les coussins. Je ne l'ai jamais entendu crier et la violence de ses gestes me surprend.

J'attrape Woody par son collier et le fais tenir tranquille.

– Tu cherches quelque chose ?

Bonjour l'évidence, c'est clair qu'il n'est pas en train de préparer le café.

Tournant à peine la tête de mon côté, Aaron secoue une pile de journaux qu'il jette ensuite sur le sol. Woody s'échappe de mes mains et se rue sur les magazines pour les grignoter.

– J'ai perdu mon portefeuille, dit Aaron d'une voix glaciale en se relevant.

– Oh, il ne doit pas être loin, réponds-je avec légèreté sans tenir compte du ton de sa voix.

Il me jette un regard étrange avant de se diriger sans un mot vers le grand salon. Intriguée, je le suis. Il passe la main sur les étagères, ouvre tous les tiroirs et renverse leur contenu sur le sol.

C'est une perquisition ?

– Tu veux de l'aide, proposé-je plus diplomatiquement, tout en cherchant à comprendre ce qui se cache sous cette frénésie.

Car un portefeuille, c'est important, on y a ses papiers et ses cartes de crédit... Mais est-ce que l'avoir perdu justifie une attitude aussi singulière ?

Il ne répond toujours pas. Comme j'ai encore un peu de temps avant de devoir vraiment partir, je pose mon sac par terre.

Les raisons qui me conduisent à l'aider ne sont pas que l'altruisme et la volonté de rendre service. Il y entre aussi de la curiosité, le sentiment de quelque chose d'anormal et un soupçon d'attendrissement pour un homme habitué à diriger des affaires internationales et pourtant défait par un simple objet égaré.

J'ai bien dit un soupçon.

– Il est comment ce portefeuille ? demandé-je en regardant autour de moi.

– Normal.

Pas tant que ça pour que sa disparition te fasse remuer ciel et terre.

- Et plus précisément ?
- Brun, en lézard. Un peu râpé, corrige-t-il.

Repoussant une énorme plante verte, il soulève le tapis. Woody accroche ses dents sur l'autre bout et tire en jappant.

- Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? poursuis-je pour essayer de le faire sourire.
- Je l'avais hier en rentrant, j'ai regardé un truc dedans avant que tu n'arrives.

Aaron jette un œil sur sa montre et secoue la tête.

– Et merde, 8 heures, il faut que je parte, dit-il l'air catastrophé en se remettant nerveusement à chercher.

– Il ne peut pas avoir disparu, tenté-je à présent à quatre pattes moi aussi, Woody dans mes jambes. Tu en as besoin absolument aujourd'hui ?

Silence.

- Tu veux que je te prête de l'argent ?

Le comble du ridicule : proposer à un milliardaire de lui prêter de l'argent.

- Mmm, grogne-t-il. Ce n'est pas le problème.
- Mais tu ne peux pas partir sans alors ? On le cherchera ce soir.

Parce que moi, il va falloir que j'y aille.

- Je ne m'en sépare jamais.
- Pourquoi ? C'est un porte-bonheur ?

Un sourire stupide se dessine sur mes lèvres. Il me lance un regard difficile à décoder : surprise, peur, tristesse, colère. Je baisse les yeux, gênée d'avoir souri.

- Tu as des secrets d'État dedans ?

J'imagine en réalité des mots amoureux, des photos d'ex...

- Mmm.
- Tu ne veux pas me dire ?
- Non. Arrête avec tes questions.

Il regarde à nouveau sa montre. Puis son téléphone. Il tape un message à toute vitesse. Comme je me suis arrêtée pour l'observer, il ordonne presque :

- S'il te plaît, cherche. Je dois le retrouver, c'est important.

Son ton sec n'invite pas au dialogue. Ni à le presser de questions. Pourtant, j'insiste.

Et même lourdement.

– OK, dis-je en ouvrant les placards de la bibliothèque. Mais dis-m'en un peu plus.

Je veux bien fouiller mais faut que je sache pourquoi !

– J'y tiens, consent-il à m'expliquer.

Ça, j'avais compris !

– Et ?

Je m'arrête pour le regarder.

– Continue.

Tout en déplaçant quelques livres sur la bibliothèque, je me force à ne pas tourner à nouveau la tête vers lui. Je l'entends bouger un fauteuil qui racle sur le sol avec un grondement de tonnerre.

– C'est un cadeau, dit-il après un silence qui me semble très long.

Mon ventre se serre : de la part d'une femme ?

– Mes parents me l'ont offert pour mes 15 ans, reprend-il d'une voix éteinte.

Oh la gaffe ! J'ai bien fait de me taire...

Mon accès de jalousie était hors de propos. Je me sens puérile. Et gênée.

Car tout en me remémorant les toutes premières confidences de Kirsten à propos d'Aaron, je réalise avec horreur que ce portefeuille est sans doute l'un des derniers cadeaux de parents disparus à leur fils unique.

J'en ai froid dans le dos.

Malgré les années, les mots utilisés par mon amie résonnent encore dans ma tête. Réveillant le sentiment de compassion que son récit avait alors provoqué. Après la mort de ses parents dans les attentats du WTC, Aaron, à peine 15 ans et sans autre famille, avait été recueilli l'année de son bac par Gloria et John, les parents de Kirsten et les meilleurs amis des Scott...

Avant même de le connaître, j'avais eu le cœur serré de tristesse pour lui. Et ce matin, j'ai la gorge nouée. J'ai envie de me relever et d'aller le prendre dans mes bras en lui demandant pardon d'avoir insisté à ce point.

Indélicatesse, jalousie déplacée et manque d'intuition, j'ai tout faux ce matin.

– On va le retrouver, lui dis-je en me remettant activement à l'ouvrage.

Woody se couche à côté de moi en gémissant.

Tout en fouillant, je réfléchis. D'après ce que j'ai pu voir jusqu'à présent, Aaron n'est pas le genre à parler de lui, aussi cet aveu a dû lui coûter.

En même temps, confier que son portefeuille est un cadeau parental n'est pas le summum de l'intimité...

Pourtant, je suis touchée qu'il me l'ait dit, à moi.

Ça prouve qu'il se sent en confiance. Ou pas du tout...

Ou bien qu'il est vraiment déboussolé ? Ou tout ça à la fois...

Interrompant mes pensées, le carillon de la porte d'entrée retentit.

Se remettant debout, Aaron se dirige vers l'entrée. J'ai l'impression de le voir vaciller. Quand il revient, Miles l'accompagne, un gros dossier noir sous le bras.

Eh bien, entre la jalouse et le parano, on va faire une fine équipe !

– Ah bonjour, me dit Miles en observant le désordre de la pièce. Il y a un problème ?

Oh lala il va encore imaginer des choses.

– Je ne trouve plus mon portefeuille, lui répond Aaron qui s'est assis sur le fauteuil devant le bureau.

Et pour que ce soit bien clair pour tout le monde ici, ce n'est pas moi qui l'ai pris !

Coudes sur la table, Aaron se masse les tempes. Debout à côté de lui, Miles me fixe de son air méfiant dont je commence à avoir l'habitude. Au moment où j'ouvre la bouche pour demander à l'associé d'Aaron quel est SON problème, quelque chose me retient : le visage d'Aaron est crispé, ses traits sont tirés et toute lumière semble avoir disparu de ses yeux.

Je me tais. Me quereller avec Miles maintenant serait très inélégant... Et au fond de moi, je sais bien que les blessures de mon orgueil chatouillé par la défiance de Miles sont dérisoires face à la gravité de celles d'Aaron.

Et puis il est temps que j'y aille.

Je ramasse mes affaires et la laisse de Woody. Je jette un œil sur mon portable : 8 h 15. Je

l'enfouis à nouveau dans mon sac pour le ressortir brusquement et relire ce qui s'affiche en énorme sur l'écran.

8 : 15
11 septembre.

Oh non !

Avec le boulot, la confusion et tout le fatras qui embourbe ma tête depuis quelques jours, je n'ai même pas réalisé quel jour nous étions. Pourtant je m'étais promis d'y faire attention.

Quel terrible jour souvenir.

Et particulièrement pour Aaron.

Je me sens affreusement égoïste d'avoir oublié.

Et ce jour est juste celui où il perd ce portefeuille si symbolique.

« Acte manqué », dirait ma mère. « Mêle-toi de ce qui te regarde », lui répondrais-je car l'important maintenant c'est Aaron.

La tête basculée sur le dossier de son siège, celui-ci ferme les yeux.

– Je t'apporte un café ? lui demande Miles avec une bienveillance qui me le fait regarder d'un œil moins critique.

Aaron secoue la tête.

– Je ne veux pas être en retard. Montre-moi vite les dernières conclusions techniques.

Il se redresse péniblement tandis que Miles étale le contenu du dossier sur la table.

Mon sac à la main, j'observe les deux hommes, Aaron courageux et Miles prévenant. J'essaie d'imaginer ce qu'Aaron peut ressentir en un jour pareil. Tristesse, colère, solitude.

Peut-on jamais oublier un tel chagrin ?

– Voici les prévisions de surcoût et ici les estimations de rendement. On en reparle cet après-midi au bureau. Ah, il faut que tu signes ça avant d'aller à la cérémonie, ajoute Miles en tendant un parapheur à Aaron.

Aaron obtempère et signe tous les papiers que son associé lui présente. Ses mouvements semblent mécaniques. Comme s'il était absent. Déconnecté de lui-même.

En le regardant, je me sens mal. Par rapport à beaucoup de gens autour de moi, j'ai eu cette

chance : ne jamais connaître la douleur de perdre des proches.

Aaron l'a vécu très jeune.

Et aujourd'hui, jour anniversaire de la mort de ses parents, il se rend à Ground Zero pour partager un hommage aux victimes et leurs familles. Il doit être bouleversé.

J'ai une peine infinie pour lui. Mais je ne sais pas comment lui montrer, ni comment l'aider. Je ne peux finalement que m'éclipser sans le déranger. Je m'éloigne vers la porte en entraînant Woody.

– Au revoir, dis-je en rabattant doucement la porte du bureau.

Avec un sourire las, Aaron regarde dans ma direction tandis que Miles me fait un signe de tête. Le regard d'Aaron est vide. Comme s'il était ailleurs.

Sans doute quinze ans en arrière.

Dans le métro, je ne peux m'empêcher de penser au visage d'Aaron : son air épuisé et cette lassitude que je n'ai jamais vue chez quiconque et encore moins chez lui.

Plutôt le genre battant qui remporte dix défis par jour.

Ce matin, la carapace semble s'être fendue. Un homme émouvant est apparu, un Aaron que j'ai envie d'aider en lui disant...

Mais que pourrais-je lui dire à part « je suis désolée » et « ça me fait mal de te voir souffrir » ?

Ce qui serait contraire à notre accord. Pas d'attache, pas de sentiment.

Perdue dans mes pensées, je manque ma station et suis obligée de rebrousser chemin. Je cours pour arriver au bureau avec la ferme intention de vite me mettre au travail.

Quand j'entre dans le bureau d'Abby pour la saluer, je vois tout de suite son air pincé.

Son envie de me poignarder entre les deux yeux dès le matin.

Est-ce que la nouvelle coiffure de Lucie ne va pas ? Est-ce que L'Oréal a cassé le contrat ? Où est Lucie ? Ah, oui c'est vrai qu'elle allait à son cours de Pilates... Mais alors ?

– Viens donc voir ça... m'ordonne alors Abby du fond de son fauteuil.

Je reste debout. Pleine d'appréhension.

Sans un mot, Abby m'indique son écran, sa tablette et son téléphone, où s'étalent en gros plan des

photos de Lucie, un verre à la main, l'œil vague, et arborant la combinaison à pois StanOscar relookée.

Oh non !

Qui a pu poster ces images de la soirée au Met ? Mon esprit fait le tour de la question au pas de course. Je me revois en train de supprimer toutes les photos des comptes Instagram, Twitter et Facebook de Lucie.

Est-ce que j'en aurais laissé passer ?

Je me penche plus attentivement sur l'origine des posts tandis qu'Abby tambourine du bout des ongles impeccables sur le bureau.

Mon cerveau se rétrécit d'horreur. Et je suis incapable de dire un mot. Évidemment il y a eu des partages, des retweet et autres moyens de rediffuser en temps réel la moindre info. Je pensais avoir été rapide mais visiblement pas assez...

Aïe aïe aïe !

– Eh bien félicitations ! dit Abby en se renversant sur son fauteuil pour mieux me toiser. En moins de dix jours, tu viens de faire tes preuves.

Blâme assuré... Et mérité.

– Tu es dépassée, tu n'as aucune autorité, tu te laisses berner, embobiner. Tu dissimules, tu mens, tu trompes, tu manques à ta parole et tu trahis ma confiance, continue-t-elle. Ai-je oublié quelque chose ?

La cigarette du condamné, peut-être ?

Mais je n'ai pas le cœur à rire.

– Je ne...commencé-je.

– Ce n'était pas une question, me coupe Abby. Aussi, suite à cet éloge de tes incompétences, tu ne t'occupes plus de Lucie. Je la reprends en charge dès aujourd'hui.

Mon cerveau patine pour trouver des arguments de défense sans pour autant remettre la faute sur Lucie. Woody se glisse entre mes jambes, les oreilles basses. Abby lui jette un regard dédaigneux.

– Le quotidien de ce désagrément à quatre pattes constitue désormais ta mission chez Idol.

– Mais, tenté-je désemparée.

– Objection rejetée.

Elle se tourne vers son écran et tapote sur son clavier du bout de ses ongles carmin.

Fin de non-recevoir.

Je sors du bureau un peu sonnée. Même si je m'occupais déjà de Woody, me voilà officiellement déchue dog-sitter.

Bonjour les premiers pas sur le chemin de la réussite dans la mode !

Ma carrière et mon orgueil viennent d'en prendre un coup. Mais je n'arrive pas vraiment à réaliser.

Seuls les derniers mots d'Abby résonnent dans mon crâne : « tu trahis ma confiance ».

Ma spécialité en ce moment.

Évidemment, conscience, morale et autres censeurs intérieurs s'en donnent à cœur joie pour me rappeler que mentir et trahir sont de vilains défauts et que je n'en suis pas à mon coup d'essai ces derniers jours. Que leurs conséquences nous rattrapent à un moment ou à un autre. Et se retournent contre soi. En pire.

Mais en même temps, aurais-je pu tout mettre sur le dos de Lucie et m'en laver les mains ?

Le reste de la matinée passe dans un brouillard de pensées vaseuses où je continue malgré tout mon travail de recensement des attachées de presse. Au déjeuner, tandis qu'Abby emmène Lucie sur le lieu du rendez-vous, je sors avec Woody au parc. Assise sur un banc, désœuvrée et sans appétit, je regarde les nouveaux posts sur Facebook.

Celui de Kirsten envoyé à sept heures du matin a été liké plus de cent fois avec des smileys pleins de larmes : une photo de la skyline où les deux tours du WTC se dressent encore...

J'étais déjà plutôt morose mais cette photo me déprime.

Et me rend immédiatement aussi un peu amère : Kirsten, elle, y a pensé. Elle a partagé cette photo pour rappeler qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres.

Alors que moi je n'ai pas été fichue de m'en souvenir à temps.

OK j'avais des problèmes de chien, de sac à main et de coiffeur.

Des vrais problèmes quoi...

Mais la vérité est que j'étais très occupée à vivre ma parenthèse sensuelle et voluptueuse avec Aaron.

Et à essayer de la circonscrire à une relation d'affaires sentimentales sous contrat...

– Je ne suis pas très fière de moi, dis-je à Woody qui semble maintenant avoir l'habitude que je

lui fasse des confidences.

À propos d'Aaron, comment s'est passée la cérémonie ? Ça doit être affreux de se trouver avec des milliers de gens dont les proches, les amis ou la famille ont péri là. Comment se remet-on d'un tel drame ? Où trouve-t-on la force ?

L'esprit rempli de ces sombres interrogations, je retourne au bureau où je me concentre sur la ligne éditoriale de chaque titre de presse afin de pouvoir rédiger par la suite les invitations personnalisées.

Après des heures de recherche sur Internet et de prise de notes sur les habitudes et goûts de chacune des attachées de presse, j'entends sans plaisir Lucie et Abby revenir.

– Il y avait toutes les icônes des médias, me confie Lucie qui essaye maladroitement de me remonter le moral.

J'aurais bien aimé voir ça de mes propres yeux. Moi je me suis contentée de décortiquer la bio de ces grandes rédactrices de mode tout l'après-midi...

Mais je la remercie d'un sourire, parce qu'au fond, elle essaie de me dire que je fais toujours partie de sa vie professionnelle. Et à ce titre, j'ai droit à un compte rendu.

Et puis même si ma rétrogradation est en partie de sa faute, je ne lui en veux pas. Au fond, ma « punition » professionnelle est l'écho de ce que mérite ma vie privée.

Cette maussade journée de travail continue avec la mise à jour d'un listing de coordonnées de photographes que me remet Abby avant de s'enfermer dans son bureau avec Lucie pour débriefer la conférence de presse.

Je n'en suis plus à une vexation près.

Mais quand sur le listing à la lettre G, apparaît le nom de mon père, Frédéric Gabriel, toute ma colère et ma frustration se déchaînent. Et se focalisent sur lui. Comme si tous mes ennuis, Kirsten, Aaron, Abby n'avaient qu'une seule cause : mon cher père et sa foutue réapparition.

Je lui collerais bien aussi le 11 septembre sur le dos !

Un bon moment, j'hésite à faire « supprimer la ligne ». Mais je sais hélas que ça n'effacera pas tout ce qui va de travers dans ma vie en ce moment.

Ce serait même pire : Abby m'accuserait de trafiquer les fichiers.

Deux heures plus tard, au moment où je vais partir, je vais dire poliment au revoir à ma boss. En m'apercevant accompagnée de Woody, Lucie se pend au bras d'Abby qui en fait tomber son téléphone de surprise.

– S’il vous plaît. Est-ce que je peux aller avec Joy ? Je n’ai pas vu Woody de la journée. S’il vous plaît.

Cette grande fille d’un mètre 82 trépigne comme un bébé capricieux et répète sa supplique en boucle et sur tous les tons. De la plainte au hurlement, en passant par les minauderies et le chantage affectif.

Je m’adosse à la porte et observe la scène avec intérêt. Et une once de satisfaction mauvaise...

Voyons comment Abby va s’en tirer.

Celle-ci fait la sourde oreille un moment en essayant de repousser la mannequin plusieurs fois. Soit par l’ignorance soit par le dédain. L’autorité n’y fait rien non plus. Et Lucie finit par s’asseoir en tailleur sur le bureau d’Abby.

– Je resterai ici tant que vous n’aurez pas dit oui, affirme-t-elle.

Son culot me fait sourire.

– Eh bien bonne soirée alors, lui répond Abby sereinement. Moi je rentre.

Lucie se met alors à tripoter tout ce qui traîne sur le bureau.

Franchement Woody a de qui tenir.

Abby range tranquillement ses affaires dans son sac. Mais ses mains tremblent. Elles se raidissent quand Lucie attrape le mug fétiche d’Abby, rapporté de sa toute première Fashion Week à Milan. D’un geste vif, ma boss récupère sa tasse bien-aimée. Tout en la serrant contre son ventre, elle finit par lâcher, très agacée.

– OK, mais à 20 heures max, tu es à la pension.

Comme quoi, tout le monde – même les meilleurs – finit par céder devant Lucie...

De la main, celle-ci me fait un V de victoire. Quant à Abby, elle me tire par le bras dans le couloir.

– Une erreur, une seule, avec Lucie, même un ongle cassé, et je te garantis que tu peux dire adieu à ta carrière à New York.

J’acquiesce mollement.

Curieusement, ces menaces ne me font pas trembler : je suis dog-sitter depuis ce matin et sur siège éjectable depuis le premier jour.

Tout le long du trajet vers Lexington Avenue, j'écoute d'une oreille Lucie me donner les détails de la conférence de presse. Comment Abby a géré les questions, comment la directrice de la communication a validé les choix de ma boss après l'avoir félicitée sur la nouvelle image de Lucie. Évidemment le nom d'Alexander W, responsable du changement de coiffure, a fait bruisser le parterre des rédactrices mode et beauté du monde entier.

Au passage, et sans amertume, j'admire le savoir-faire d'Abby qui renvoie l'ascenseur à Alexander avec un coup de pub à portée planétaire.

Une fois entrée dans la maison, Lucie émet un sifflement admiratif.

– Ah ouais, pas mal ta coloc !

Sans me demander mon avis, elle fait le tour du rez-de-chaussée tandis que je me laisse tomber sur un des canapés du salon. Puis elle revient, suivie de Woody et je continue à l'écouter.

Son bavardage m'évite de penser. Elle me décrit en détail les tenues, les coiffures, les extravagances. Je suis vraiment touchée qu'elle essaie de me faire partager ce moment manqué. Tout en parlant, elle s'installe par terre pour jouer avec Woody : cheveux et poils s'emmêlent dans un joli désordre.

Si Abby voyait ça, je serais dégradée sur le champ.

Mais je ne crois pas qu'il y ait d'échelon plus bas que le mien chez Idol... Étonnamment, je ne suis pas désespérée.

Est-ce à cause de ce sentiment de mériter ce qui m'arrive ?

Finalement, ce soir, il me semble que ça n'est pas si grave et que ça peut s'arranger. Entre deux vagues de listings à étudier, j'ai eu la journée pour y penser.

Et je me souviendrai de ce 11 septembre. Il marque une étape dans mon projet professionnel et dans ma philosophie de vie.

Car, peu après Einstein, je viens de découvrir la relativité.

Après les événements de cette journée, la première déduction, qui me paraît évidente une fois formulée, s'impose : entre perdre un boulot d'assistante d'Abby Morton chez Idol et perdre ceux qu'on aime de façon aussi brutale qu'Aaron, y a pas photo.

Ensuite cette rétrogradation chez Idol n'est pas la fin du monde. Ni une raison pour perdre son âme en caftant. Donc encore moins un motif pour baisser les bras. Abby va voir à qui elle a affaire. Je vais m'accrocher à ce boulot. Je vais remonter la pente. Et je vais rester intègre.

Au moins au boulot.

Les jappements de Woody me tirent de mes rêveries de reconquête professionnelle. Je regarde du côté de la table basse et tout à coup, là sur le tapis, au milieu des balles et des jouets que Lucie a apportés pour son chien, un portefeuille est posé, sur le sol.

Ce n'est pas possible ? LE portefeuille ?

Comment avons-nous pu ne pas le voir ce matin ?

– C'est dingue ! dis-je en me levant d'un bond pour ramasser l'objet.

Maintenant qu'il est là, sous mes yeux, je ne vois que lui, j'ai même l'impression qu'il clignote comme un ovni qui aurait atterri à l'instant sur le tapis.

– Mais d'où il sort ?

En saisissant le portefeuille, je comprends ce qui est arrivé : il est couvert de terre. Tout comme la balle que Woody est à présent en train de déterrer de sa cachette : la plante verte immense qui se dresse devant la baie vitrée.

– C'est Woody qui l'a rapporté, me confirme Lucie.

Je frotte l'objet contre ma robe pour le nettoyer : le beau cuir brun est indemne, seules de fines écailles sont arrachées dans les angles. Sa forme est légèrement bombée.

Je l'ouvre : des cartes de crédit, un permis de conduire, un bout de photo noir et blanc. Le parfum d'Aaron s'en échappe.

Je le referme très vite, avec le sentiment de pénétrer dans un jardin secret.

Curieuse mais pas indiscreète !

Aaron va être content.

Et s'il était furieux ? S'il ne voulait plus du chiot ici ?

Ce n'est pas à Abby que je vais pouvoir demander de financer un hébergement en chenil !

– Bonsoir, dit alors Aaron en pénétrant dans le salon.

Incroyable, il suffit que je pense à lui et il apparaît !

– Ah bonsoir Lucie, dit-il d'une voix fatiguée en s'installant sur le canapé à côté de moi.

Ses traits sont creusés. Même son corps, habituellement si plein d'aisance et de naturel, me semble crispé. Bizarrement calme, Woody vient poser sa gueule sur la jambe d'Aaron et l'observe.

Sent-il lui aussi la tension de l'homme qui le caresse machinalement ?

Je tends timidement le portefeuille.

– Tiens, on l'a retrouvé, c'est Woody qui l'avait caché.

Je n'en mène pas large. Sur son visage défilent d'abord la surprise, sourcils relevés, puis une ombre dans ses yeux, un rictus amer. Ensuite, sa fossette apparaît, ses yeux se mettent à briller, un sourire éclaire son visage qui se détend d'un seul coup.

– Sacré Woody, rit-il en ébouriffant le chien. Tu m'as fait une de ces peurs.

Ouf.

– Je suis désolée pour la terre, dis-je encore gênée. J'espère qu'il n'est pas abîmé.

Aaron me regarde : il me semble lire dans ses yeux le soulagement, la fin d'une appréhension et autre chose que je ne sais pas reconnaître.

– Il est là, c'est l'essentiel. Merci, ajoute-t-il plus bas en me souriant.

Il range le portefeuille dans sa poche intérieure de veste.

Au plus près de son cœur.

Je n'ose rien lui demander à propos de la cérémonie.

Pourtant j'aimerais savoir.

J'aurais même des dizaines de questions.

Toutes le concernant...

– Joy, dit-il après un silence, tu pourrais me rendre un service ?

Tout ce que tu veux pour faire pardonner Woody et ses bêtises. Et plus si affinité.

Assis l'un contre l'autre sur le tapis, Lucie et Woody semblent attendre ma réponse.

– Bien sûr, dis-je d'un ton neutre.

Aaron frotte lentement ses mains l'une contre l'autre, j'ai envie de les saisir et de les serrer entre les miennes.

– Ce matin à la cérémonie, j'ai revu un homme, Chase Farrell, commence-t-il.

J'enregistre ce nom de façon automatique.

– Nous avons beaucoup parlé. Il est le fils de John Farrell, un analyste financier qui travaillait chez Wilson Brothers dans la tour nord.

Je ne pose aucune question, sentant que parler est difficile pour Aaron. Il n’y a pas un bruit. Les yeux baissés, Lucie joue avec les poils de Woody à présent blotti contre elle. La voix d’Aaron est comme enrouée.

– Mes parents et John Farrell se connaissaient. Ils avaient rendez-vous ce matin-là.

Et ils sont tous morts...

Aaron se racle la gorge.

– Chase et moi avons convenu de dîner ensemble ce soir, mais... Est-ce que tu voudrais bien m’accompagner ?

Moi ?

Mais pourquoi faire ? Et à quel titre ?

Ce n’est pas un dîner anodin...

Et Aaron souhaite ma présence à ses côtés ?

Arguments et contre-arguments jouent les montagnes russes dans mon esprit. Aaron est encore bouleversé. Il n’a pas envie d’y aller seul. Il aurait pu demander à Miles. Il préfère avec moi ? Est ce que c’est important que ce soit moi justement ? Miles ne peut pas ? Ou ce Chase vient avec sa femme et c’est une simple question de plan de table ?

Je croise le regard de Lucie : elle se met à hocher la tête de bas en haut avec de gros yeux ronds. Elle penche clairement pour que j’accepte.

Je me tourne vers Aaron. Il regarde vers le jardin, perdu dans des pensées que je n’arrive pas à deviner. Ses doigts sont à présent posés calmement sur ses cuisses.

Il a besoin d’aide et il me demande un service. C’est tout.

La première fois que je lui ai rendu service s’est terminée dans son lit.

Oui, mais là ce n’est pas pareil. Donc impossible de refuser : quelque part, ce serait presque de la non-assistance à personne en danger, non ?

– D’accord, lui dis-je simplement.

– Merci, dit-il en tapotant ma main d’un geste amical.

Eh bien voilà, simple échange de bons procédés entre colocataires !

Le sourire de Lucie me conforte dans l'idée que j'ai fait le bon choix : celui de la sollicitude et de la courtoisie la plus élémentaire.

OK, je ne suis pas complètement sincère : j'ai été très émue par sa demande. Voire flattée.

Voilà c'est dit.

Et c'est dangereux.

De ses confidences ce matin à ce dîner ce soir, il n'y a qu'un petit pas : l'attachement.

Donc à terme, la souffrance...

Mais comment aurais-je pu lui dire « vas-y tout seul. Débrouille-toi avec tes histoires de famille » ?

Tandis qu'il monte se changer, Lucie acquiesce quand je lui dis :

– Je ne pouvais pas le laisser tomber, n'est-ce pas ?

4. Les méandres du destin

– Bonne soirée, me dit Lucie quand la porte de la pension de M^{me} Harving se referme sur elle.

Est-ce le terme qui convient ? « Bonne » pour un moment qui risque de réveiller chez Aaron de douloureux souvenirs de jeunesse ? Ai-je vraiment ma place à ce rendez-vous ?

Quand je remonte dans la voiture, mes interrogations sur la demande inattendue d'Aaron ont largement refait surface. Je voudrais pouvoir l'interroger. Mais sans un regard pour moi, il se penche vers le chauffeur qui acquiesce à ses instructions avant de démarrer en direction du restaurant. Tout le long du trajet, il reste silencieux, concentré sur son portable sur lequel ses doigts tapent à toute vitesse. Je n'ose pas l'interrompre.

Le trajet me semble interminable.

À la table qui nous est réservée, un homme est installé : il se lève à notre arrivée et son regard passe sur moi très vite avant de se fixer sur Aaron en souriant. Il ne semble pas surpris qu'Aaron soit accompagné.

Il doit me prendre pour la fiancée d'Aaron... ou quelque chose de cet ordre.

Mais lui est seul ?

Voilà ainsi une partie de ma thèse qui s'écroule : je n'ai pas été invitée pour faire le pendant d'une quelconque M^{me} Farrell.

Bon ça suffit, je suis là. Alors j'arrête de me triturer le cerveau sur ce qui a motivé Aaron.

Je ferais mieux de m'interroger sur les raisons qui m'ont fait accepter.

Et là je ne préfère pas...

Je me concentre donc sur l'homme qui me tend la main.

– Joy Delill, Chase Farrell, dit Aaron en nous présentant l'un à l'autre.

Chase Farrell est grand, mais pas autant qu'Aaron. Trapu, ses cheveux sont très courts, et ses yeux noisette, bordés de cils épais, brillent énormément. Son nez est couvert de taches de rousseur, qui lui donnent un air juvénile.

Sa franche poignée de main conforte le sentiment de solide sympathie qui émane de lui. À l'aise mais sans effronterie, il me regarde droit dans les yeux quand il me salue. Cet homme semble très attentif aux autres.

La table est ronde, ce qui m'évite un choix cornélien avant de m'asseoir : m'installer à côté d'Aaron pourrait être pris comme une trop grande marque d'intimité.

Et à côté de Chase, je serais un peu frustrée...

- Vous êtes ensemble depuis longtemps ? demande ce dernier en nous dévisageant tour à tour.
- Une dizaine de jours, réponds-je immédiatement pour lever le quiproquo.

S'il est surpris par ma réponse, Chase n'en laisse rien paraître. Aaron se tourne vers moi et sourit.

- Joy est ma colocataire, explique-t-il à Chase, rétablissant ainsi la vérité.

Une partie de la vérité.

Les faits sont exacts : nous habitons la même maison. Pourtant si on allait jusqu'au bout de cette présentation factuelle, il devrait ajouter « et ma partenaire de sexe ».

Je préfère qu'il me présente en simple colocataire qu'en sex friend. C'est plus proche de ce que je vais redevenir sous peu. Et puis, notre relation n'en est pas vraiment une : elle est limitée dans le temps et dans les conditions.

- Je comprends... Se loger à New York est compliqué. C'est une grande coloc ? demande Chase.
- Oh oui, dis-je en pensant à la colossale surface habitable de la maison.
- Oh non, prononce Aaron en même temps que moi.

Je me tourne vers lui quand nos voix se superposent, et nous nous sourions.

- On est trois, dis-je en incluant Kirsten, comme s'il me fallait absolument mentionner mon amie.
- Non, quatre, me contredit Aaron en riant, tu oublies Woody.

Enfin détendu, Aaron étudie la carte des vins en souriant.

- On prend du vin ? Ils ont un excellent Chardonnay ici.

Chase et moi acquiesçons.

- Vous avez l'air de bien vous entendre, constate Chase. Ce n'est pas toujours évident dans un appartement en commun.
- En fait, nous avons une amie commune, dit Aaron en me regardant.

Et parfois nous faisons chambre commune...

Interrompant mes pensées folâtres, Chase lève son verre que le sommelier vient de remplir.

- À cette soirée.

– À nous, répond Aaron en faisant tinter son verre contre les nôtres.

Le flou de ce nous me trouble un peu.

– Vous vivez aussi en coloc ? demandé-je à Chase.

– Oh moi, c'est un peu compliqué en ce moment, j'ai une chambre dans le Queens en attendant de trouver ailleurs.

Une chambre ?

– Mais racontez-moi plutôt : que faites-vous aujourd'hui Aaron ? À l'époque, vous étiez en avance, en dernière année de lycée à 15 ans, c'est ça ? Et promis à de belles études en finances si je me souviens bien ?

Un tressaillement sur sa joue m'indique qu'Aaron est gêné par ces compliments. Mais il se reprend tout de suite.

– Oh j'ai étudié en Californie puis j'ai travaillé pour une société qui m'a donné mes chances.

– Ah très bien, dit Chase sans lever les yeux du menu, et vous êtes dans quoi à présent ?

– Je dirige une société de gestion d'actifs immobiliers.

Très délicat : il ne dit pas qu'elle lui appartient ni qu'elle est dans les cent meilleures du Nasdaq.

– C'est formidable, et ça aide pour trouver une coloc non ? rit Chase.

Je lui souris, amusée.

– Un peu, répond Aaron. Mais je ne suis pas souvent à New York en réalité : nous avons des clients en Asie, en Europe et en Amérique latine.

– Qu'avez-vous donc de si spécial à vendre ? demande Chase en appréciant d'un sourire connaisseur l'étiquette du vin.

Si la question s'adresse à moi, je peux répondre : un esprit vif, un corps de rêve, des proportions parfaites.

Le reste est classé X.

– Notre spécificité est de proposer des bâtiments hautement résistants, notamment en matière de risques, naturels ou accidentels.

Ou terroristes ?

Le maître d'hôtel nous interrompt pour enregistrer les commandes : poisson pour tout le monde.

– Une belle réussite alors ! reprend Chase en dépliant sa serviette lentement.

- Je travaille beaucoup.
- Vos parents auraient été fiers de vous.

Aaron hoche la tête en faisant tourner son verre entre ses doigts.

- Et vous, Chase ?

Celui-ci hausse les épaules en soupirant.

- Oh moi...

Les assiettes qui arrivent à ce moment-là accaparent son attention.

- Tout ça a l'air absolument délicieux, dit-il avec gourmandise.

– Vous étiez à la Rutgers Business School ? continue Aaron en faisant signe au serveur de resservir le vin.

Waa : une des formations les plus renommées et les plus coûteuses : plus de 60 000 dollars l'année !

- En effet. Mais j'ai dû arrêter.

Aaron laisse sa bouchée en suspend et fixe Chase.

- Vous l'ignorez sans doute mais, quand mon père est mort, ma vie a basculé.

Il semble hésiter. Ni Aaron ni moi ne l'interrompons. Aaron repose sa fourchette.

– La seconde femme de mon père, qui était pourtant ma belle-mère depuis des années, a réussi à... mettre la main sur tout ce qui venait de mon père et aurait dû me revenir.

- Vous n'avez rien pu faire ? le questionné-je outrée.

– Oh... j'ai tout essayé pour qu'Ariane ne récupère pas l'intégralité de la fortune de mon père, mais elle était très bien organisée et entourée des meilleurs avocats. Payés avec l'argent de mon père...

Quelle horrible bonne femme. Comment peut-on se comporter de façon aussi sordide ?

Chase émet un long soupir.

- Et puis j'avais 18 ans...

Un peu plus âgé qu'Aaron alors.

Il reste songeur tout en repoussant les arêtes du poisson sur le bord de son assiette.

- Comment vous en êtes-vous sorti ? l'interroge Aaron.

– Sur la paille, dit-il avec un sourire étrange.

Il fait de l'humour ? Il a du cran.

– Je n'ai jamais réussi à prouver qu'il s'agissait bel et bien d'une captation d'héritage, continue-t-il.

Je suis fascinée par sa façon de raconter son histoire, sans pathos, sans aigreur. Sa voix n'exprime rien, rendant plus violent encore le décalage entre cette neutralité de ton et le drame vécu. Est-ce pour lui une façon de se protéger ? Ou autre chose de plus douloureux et obscur ?

– Mais votre mère, elle n'a pas pu ? ne puis-je m'empêcher d'intervenir à nouveau.

– Oh, on venait de lui diagnostiquer un cancer du poumon. Elle est morte deux ans plus tard.

Ça fait beaucoup de drames pour un seul homme.

– La vie a été dure avec vous, dit Aaron formulant à haute voix la même pensée.

– Oui, dit-il en finissant tranquillement son poisson, j'ai tout perdu ce jour-là.

Je fixe le contenu de mon assiette à moitié pleine et du coin de l'œil constate qu'Aaron n'a pas terminé non plus.

– Alors pour répondre à votre question, Aaron, reprend Chase d'une voix très douce, je m'en suis sorti au prix de beaucoup de douleur, de colère et désir de vengeance. J'ai haï la société tout entière.

Cette calme déclaration me fait frissonner malgré moi.

– Puis j'ai réfléchi.

Il suit des yeux le serveur qui débarrasse.

– J'ai compris ce qui est essentiel dans une vie : l'amour, l'amitié, le respect des autres. Alors pour le reste, je me débrouille : des petits boulots, des aides de l'État. Tenez, en ce moment, je suis au chômage mais je sais que tout est temporaire. J'ai pris de la distance avec le matériel ! conclut-il avec un rire léger.

Il finit son verre lentement.

– C'était peut-être mon destin, ajoute-t-il en faisant tourner le pied du verre entre ses doigts.

Son visage sans aucune expression me déconcerte. Mais sa force de caractère me stupéfie.

– Parfois je me dis que tout ça doit avoir un sens, et puis regardez, c'est le destin qui nous a mis côte à côte à la cérémonie.

C'est vrai que se retrouver Aaron et lui parmi des milliers personnes, ça tient du miracle.

– Appelons-le comme vous voulez, mais je suis heureux de ce hasard, dit Aaron avec chaleur.

– Oh jamais autant que moi, lui répond Chase. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je me réjouis de vous avoir retrouvé.

Il hèle le serveur.

– Vous m’accompagnez pour un dessert ? demande-t-il joyeusement. Ce serait dommage de ne pas goûter le fondant.

Aaron et moi échangeons un regard, puis nous nous exécutons. Car après un tel récit, comment ne pas avoir envie de faire plaisir à Chase ? Cet homme semble si serein. Comme si le passé qui l’avait fait souffrir était définitivement derrière lui.

Ça doit être ça vivre le moment présent.

Les desserts sont servis avec des cafés. Chase attaque son gâteau avec appétit.

– Vous savez, dit Aaron en serrant ses doigts sur la tasse devant lui, cette tragédie est finalement ce qui a décidé du sens de ma vie.

Curieuse d’en savoir plus sur Aaron, je pose doucement ma cuillère et le fixe en essayant de deviner ses sentiments à cet instant. Chase, lui, lève à peine les yeux et jette un rapide coup d’œil à Aaron.

– Depuis tout petit, je voulais être peintre, continue ce dernier. J’étais bon à l’école, mais je voulais faire les Beaux-Arts. Vivre de ma peinture...

C’est donc pour ça qu’il dessine si bien !

Les yeux à présent baissés, Chase racle sans bruit son assiette, laissant de grandes rayures brunes sur la porcelaine. Quant à moi, je me retiens d’intervenir.

Est-ce qu’il peint encore ? Mais je n’ai rien vu dans la maison. Est-ce que j’oserais lui demander de me montrer ses toiles ?

– Évidemment mes parents voulaient que j’aie un vrai métier, dit Aaron en mélangeant le liquide fumant avec sa cuillère.

Et il s’est rangé à leur avis, comme ça ? Sans résister ?

Gardant mes questions pour moi, je le dévisage en essayant de comprendre comment fonctionne cet homme.

– Que je travaille comme eux dans la finance.

En observant son visage penché sur son café, je réalise soudain que c’est la première fois qu’il

parle de lui, de son passé. Est-ce à cause de la cérémonie de ce matin ? Des confidences de Chase ?

Où veut-il en venir ?

Il se tait, le regard dans le vague. Le silence s'installe un long moment, presque pesant. Un peu gênée, je fixe les deux hommes l'un après l'autre. Comme s'il avait oublié notre présence, Aaron est plongé dans ses souvenirs. Chase, imperturbable, dessine un croisillon chocolaté dans son assiette. Moi, tendue sur ma chaise, le buste décollé du dossier, j'attends la suite du récit d'Aaron. Et malgré moi, ma curiosité est à son comble.

– Ce matin-là, j'avais rendez-vous avec mes parents et votre père, reprend Aaron. Dans les bureaux de Wilson Brothers.

Quoi ? Il y était aussi ? Mais que s'est-il passé ?

Aaron avale sa salive. La main de Chase s'immobilise et dépose sa cuillère sur l'assiette. Moi, je fixe Aaron de toutes mes forces comme si mon regard pouvait l'aider, l'encourager à poursuivre, à sortir de lui ses souvenirs douloureux.

Mais je sens déjà qu'il lui faudra du temps.

Et peut-être n'en livrera-t-il que des bribes.

– Je vois, dit Chase qui semble tout à coup lui aussi désireux d'aider Aaron à raconter.

Absorbé par ses pensées, ce dernier garde le silence un moment avant de poursuivre.

– J'avais fait la fête la veille, couché à pas d'heure. Je ne me suis pas réveillé.

– Oh, mon Dieu, murmuré-je malgré moi.

– Mes parents étaient là-bas pour moi : ils voulaient que je fasse un stage avec votre père. Alors, j'aurais dû y être... Avec eux...

Quel poids terrible sur un adolescent. Comment vivre avec ça ? En se disant qu'on aurait dû mourir aussi... Je pense à cette expression effrayante : la culpabilité du survivant. Comment a-t-il fait pour se reconstruire après un tel drame ? Je voudrais le presser de questions.

Aaron fixe le liquide noir dans la tasse. Respectant son silence, Chase et moi nous taisons.

J'essaie d'imaginer ce que ces deux hommes ressentent.

– Ne vous en voulez pas, essaie de le rassurer Chase.

Moi je voudrais serrer Aaron dans mes bras.

Je suis si émue. Et si touchée qu'il se livre, là devant nous, deux presque inconnus. Car si Chase fait en quelque sorte partie de son passé, moi, je ne connais Aaron que depuis deux semaines.

Et sans Chase, sans ce dîner, m'aurait-il raconté son histoire ?

– Alors, finalement, ce 11 septembre a orienté ma vie. J'ai changé ma façon de voir les choses. Et j'ai suivi la voie que mes parents m'avaient tracée, dit Aaron en reposant sa tasse vide.

J'ai envie de saisir sa main que je vois tout à coup légèrement trembler.

– Et vous y avez excellé. La vie nous réserve beaucoup de surprises, conclut Chase visiblement touché, mais qui réussit pourtant à détourner l'émotion en leçon de sagesse.

Ce type m'impressionne.

En observant Aaron et Chase, deux hommes cruellement marqués par la mort dès leur jeunesse, je ne peux m'empêcher de les comparer : l'un a brillamment réussi, l'autre pas. J'observe longuement ces deux êtres aux trajectoires très différentes mais unis par une grande souffrance : Chase semble l'avoir dépassée mais Aaron ?

– Mais parlons d'autre chose et laissons là ces souvenirs attendrissants d'anciens combattants, dit Chase en se tournant vers moi.

Attendrissants ?

Le mépris que je crois entendre dans cet adjectif me fait bondir. Est-ce qu'il se moque des confidences d'Aaron ? Soudain sur la défensive, je fixe le visage de Chase, mais je n'y vois aucune trace de cynisme ou d'ironie. Au contraire, un sourire désarmant sous son regard attentif.

Je jette un coup d'œil à Aaron, il n'a pas réagi, encore happé par son récit. Alors c'est juste moi : je suis hypersensible, sans doute troublée par toutes ces révélations.

Mais quand même, plus que combattants, j'aurais dit victimes...

– Alors, et vous Joy que faites-vous ?

Le regard fatigué d'Aaron semble me demander de prendre le relais, de diriger la conversation vers autre chose. Moins d'émotions.

Je lui obéis.

– Je travaille dans la mode. Je m'occupe de tout ce qui peut contrarier ma boss : ça va du mannequin rebelle au toner de la photocopieuse.

– La mode... un univers impitoyable paraît-il, sourit Chase.

– Clairement parfois dérivé de la série *Dallas* !

Lors de cet échange avec Chase, je vois avec plaisir la fossette d'Aaron apparaître. Il se laisse aller contre le dossier de son fauteuil en souriant.

Ce qui m'encourage.

– Vous n'imaginez même pas ! Figurez-vous que pas plus tard qu'hier, un de nos clients nous a annoncé que les 800 chaises prévues pour son défilé n'étaient pas assez transparentes. Précisons qu'il avait lui-même demandé des fauteuils de théâtre en velours... Du coup, il veut des bancs. Mais peut-être aussi des poufs.

– Ce client est un farceur reconnu, fait remarquer Aaron avec un clin d'œil.

– Il peut aussi être très capricieux.

– Privilège des grands de ce monde particulier, plaisante Aaron.

– Mais il y a des choses drôles aussi, expliqué-je à Chase dont le regard intrigué passe d'Aaron à moi.

Et pleine d'enthousiasme, je raconte Abby qui a passé en urgence une journée à valser avec 20 mannequins parce qu'un DA voulait une ambiance Sissi pour son défilé prévu le lendemain. La fille de l'événementiel qui est addict aux bonbons mais les planque dans ses tiroirs pour ne pas que ma boss la voie. Je leur décris ma tête quand Lucie m'a expliqué qu'elle avait appelé son chien Woody en hommage à Toy Story et non à Woody Allen. Et que ce même Woody a bouffé le bas d'une robe lors d'un shooting et que tout le monde a crié au génie du couturier quand Lucie l'a portée toute grignotée !

Tout en parlant, je me concentre sur le sourire qui s'épanouit sur le visage d'Aaron. Petit à petit, j'en oublie de regarder mon autre interlocuteur, Chase. Pleine de fougue, je termine par le récit de cette mannequin d'Estonie, qui jouait au football féminin avant de devenir modèle et qui à chaque fois qu'elle vient à New York organise un match avec Leo et ses copains.

– Et Abby joue à quel poste ? demande Aaron en riant.

– Elle motive les troupes debout sur le banc.

Comme pour nous rappeler sa présence, Chase toussote avant de regarder sa montre. Je rosis, confuse de ne pas lui avoir prêté attention depuis quelques minutes. Peut-être s'est-il ennuyé ?

– Oh, déjà 23 heures, pas trop fatigué ? dis-je pour me rattraper.

Quand le serveur revient, d'un geste sans appel, Aaron se saisit de l'addition. J'aperçois le regard de Chase sur la carte noire Infinite et les 50 dollars de pourboire glissés au garçon.

– Merci, dit Chase, je vous revaudrai ça dès que j'aurais trouvé un travail !

– Chase, dit Aaron d'une voix amicale. Nous sommes liés par ces événements terribles et par ce qui est arrivé à nos parents. Permettez-moi aujourd'hui de vous aider. Quand j'étais jeune, votre père allait me recruter pour ce stage. Maintenant, c'est mon tour. Appelez-moi, je vous en prie, je vais vous trouver un job.

Aaron est un type bien, je suis fière d'être sa... colocataire ce soir.

Aaron lui donne une carte de visite que Chase fait tourner entre ses doigts un moment. Puis de

façon inattendue, et pour la première fois de la soirée, Chase semble accuser le coup. Ses yeux s'embuent, il serre la main d'Aaron avec effusion en le remerciant.

J'en suis presque gênée.

– Je ne voudrais pas que vous pensiez que je quémandais, bégaye-t-il.

– Ça ne me serait même pas venu à l'esprit, affirme Aaron en le prenant par l'épaule.

Chase dissimule un mouvement de recul involontaire. J'imagine que c'est de la gêne ou de l'émotion.

– On y va, dit ensuite Aaron en tirant ma chaise.

Tandis qu'Aaron m'aide galamment à enfiler ma veste, Chase, qui s'est ressaisi, nous observe.

– Vous feriez un très beau couple, dit-il avec un sourire bienveillant.

Je ris un peu trop fort et Aaron hoche la tête.

Oui, c'est bien le problème.

5. Une affaire de famille

Du palier, je reconnais la voix de ma boss, lancée à plein régime dès 8 heures du matin.

– Ce type me rendra dingue !

Je ne crois pas que nous pensions au même, ma boss et moi.

Pourtant des mots identiques me sont venus à l'esprit hier, après qu'Aaron m'a déposée à la maison avant de retourner au bureau. Il avait à travailler, et « sans doute jusqu'à l'aube », m'a-t-il dit. Ce qui m'a presque donné bonne conscience au moment où il a posé un baiser de bonne nuit sur mes lèvres : impossible de dérapier ce soir. Puis, le chauffeur a démarré, emportant Aaron et la tentation loin de moi.

La colère d'Abby, qui passe devant moi en trombe, me ramène au présent : situation de crise chez Idol.

Qui est ce matin l'objet du courroux de ma boss ?

Ça doit être grave car toute l'agence est en effervescence. Je reste plantée, inutile, ne sachant pas trop où me mettre ni quoi faire. Je finis par demander à une des filles de l'événementiel qui court les bras chargés de dossiers.

– Abby est là depuis 6 heures du matin, me dit-elle sans s'arrêter. Elle a reçu à 5 heures un appel de Stan Oscar l'informant de sa décision, aussi brutale que saugrenue, de changer le décor du défilé.

Vu le problème des chaises avant-hier, on aurait pu s'en douter, mais il paraît que Léo a préféré croiser les doigts très fort pour que ça passe.

Malheureusement, ce matin, ça casse.

Et c'est Abby qui doit gérer la crise.

– Décor, mannequins, lumières et même la météo, Stan Oscar n'a plus aucune certitude et remet tout en question, m'explique ensuite entre deux portes un des garçons de la production tout en continuant sa conversation téléphonique avec Milan et Paris.

Il est plus de deux heures du mat' en Europe ! Mais quand Stan Oscar change d'humeur, le monde entier a obligation de se réveiller.

Je me faufile dans la salle de réunion.

– Trouvez-moi une idée réalisable à lui proposer, demande Abby.

- On a combien de temps ? se risque la fille de l'événementiel.
- C'est moi qui pose les questions ici, répond Abby d'une voix glaciale.

Je souris. Même débordée et sous stress, ma boss conserve ses bonnes pratiques dictatoriales.

- Ah, dit-elle en m'apercevant, tu tombes bien.

Je devrais remercier Stan Oscar ! Pour la première fois, Abby semble heureuse de me voir.

Son regard se pose sur Woody comme si elle se demandait pourquoi je débarquais au travail avec un chien. C'est là que je me dis que j'ai de la chance : elle ne m'a pas encore totalement assimilée à ma fonction de dog-sitter.

Mais son cerveau turbine à 300 à l'heure, retrouve les connexions perdues et percute sur le cas Lucie.

- Écoute, me dit-elle, je n'ai absolument pas le temps aujourd'hui. Alors exceptionnellement et pour une durée déterminée et contractuelle, tu t'occupes de Lucie. Tu vas la chercher, et tu la surveilles, car je ne peux vraiment pas assurer la gestion de toutes les catastrophes en même temps.

Sur ce plan-là, Stan Oscar et Lucie sont tout aussi inventifs qu'imprévisibles.

J'acquiesce à tout ce que dit ma boss en marchant derrière elle de bureau en bureau et en prenant des notes. D'un côté, elle lance les opérations, de l'autre elle me donne les consignes pour la journée.

- Bien, conclut-elle en me remettant la feuille de route envoyée par la rédaction du magazine *Globe*, je te fais confiance.

Je ne compte pas la décevoir.

Une heure plus tard, les directives d'Abby sont respectées à la lettre : après avoir été chercher Lucie chez elle, nous voici à Soho dans un immense studio photo lumineux. Dès son arrivée, Lucie embrasse tout le monde, très vite entourée de la maquilleuse, la coiffeuse, la retoucheuse et l'assistante du photographe, qui ne cesse de tripoter son portable.

Autour de la pièce, cinq portants sont couverts de vêtements.

J'en bave d'envie !

Tout ce qui est suspendu est magnifique et j'admire le travail de première sélection qui a été fait en vue des clichés. Des cintres à la main, une femme en chignon, la directrice de l'image et de la production de *Globe*, pioche des tenues qu'elle montre à Lucie et aux trois autres filles dont j'ignore la fonction exacte. Toutes opinent et font des commentaires.

Il y a une certaine unité stylistique dans leur allure. Signes distinctifs et de reconnaissance dans ce

monde ultra-fermé : ligne filiforme, cheveux longs avec raie au milieu, élégance discrète et confortable. Coloris chics et matières nobles. Agitation et hochements de têtes perplexes.

Pour ne pas gêner, je m'installe dans un coin, Woody couché à côté de moi.

Je suis impressionnée de découvrir les rouages de la production d'une photo. Il s'agit aujourd'hui de faire celle qui sera en couverture de *Globe* du trimestre prochain. Selon le thème et le style de l'image désirée, la rédaction du magazine a choisi un mannequin, en l'occurrence Lucie, et un photographe.

Je n'ose pas demander qui et j'ai hâte de voir débarquer une des stars de la photographie de mode.

Pendant que Lucie se déshabille, je regarde autour de moi. Un grand panneau blanc recouvre l'un des murs, deux autres plaques noires sur roulette, d'énormes spots, des perches, et des réflecteurs en tout genre remplissent une grande partie de la pièce.

Rien que le décor est excitant.

Face au mur blanc, une immense fenêtre ouvre sur une façade de Brownstones typiquement new-yorkais. Sur une table au centre, se dresse un ordinateur sur lequel tout le monde vient vérifier quelque chose à tout moment.

Le fond sonore est constitué de téléphones qui sonnent dans tous les sens. Le tout se déroule sous des lumières vives et baigne dans une odeur de laque et de vernis à ongles. Au milieu de cette ambiance évoquant des préparatifs de lancement de fusée Ariane, plane le parfum luxueux de la directrice de prod.

Pour moi, c'est l'atmosphère du paradis !

La séance promettant d'être longue, je sors mon bloc et mon crayon. Je commence à faire des croquis de Lucie, maintenant debout en peignoir devant le fond blanc. Puis je dessine chacune des tenues des personnes présentes. Pour certaines, je m'amuse à les rhabiller des pieds à la tête, en leur inventant de nouveaux vêtements.

Quel bonheur d'avoir enfin le temps de dessiner.

Tout en griffonnant, j'observe les préparatifs avant l'arrivée du photographe.

Les réglages de lumière durent un bon moment, puis la mise en beauté commence : sans bouger, la mannequin subit plusieurs essais de couleur. Collée sous son menton, l'assistante prend des Polaroids en gros plan : Lucie ne cille même pas et plaisante avec la maquilleuse. Ensuite elle est démaquillée, et à nouveau remaquillée. Puis c'est au tour de la coiffeuse qui brosse, lisse, ébouriffe, gonfle, entortille. Lucie ne bronche pas quand on lui envoie une énorme soufflerie dans le visage pour rechercher un effet « dans le vent ».

Puis aidée par une des filles, elle enfle une longue robe marine et s'installe sous les spots.

On la fait mettre de profil, de dos, de face, la tête penchée, tournée, les bras en l'air, derrière la nuque, croisés. Parfois elle donne son avis, toujours sans prétention.

Et c'est généralement le meilleur.

Malgré son jeune âge, son professionnalisme m'impressionne.

Pendant un long moment, elle essaye d'autres vêtements, puis marche, recule... Son rire frais est communicatif : tout le monde s'amuse dans le studio quand elle vient chercher Woody pour lui faire un câlin entre deux essayages. Elle s'inquiète même de savoir si je ne m'ennuie pas.

La tenue définitive est enfin choisie et validée par la rédaction du magazine. Alors seulement, Lucie demande d'une voix timide à aller aux toilettes. Pendant ce temps, la directrice de production reçoit un appel.

– Il est en bas, dit-elle, on va pouvoir commencer.

C'est l'effervescence. Le maître arrive ! Je suis impatiente de voir se dérouler la véritable séance photo. Quand la porte s'ouvre, un homme aux cheveux poivre et sel coiffés en arrière et aux yeux bleu clair entre.

Tout le monde se dirige vers lui. Je m'enfonce dans mon recoin, stupéfaite.

Tout le monde embrasse Frédéric Gabriel.

Sauf moi.

À moi, mon père tend la main.

– Mademoiselle, dit-il avec son léger accent du Sud qui me faisait rire enfant.

Je serre ses doigts sans doute trop fort et trop longtemps, mais il ne semble pas s'en apercevoir, trop occupé à balayer la pièce du regard. Je pourrais lui broyer la main de colère.

Il ne me reconnaît pas ?

Il m'envoie des mails, il me fait le coup de « Coucou je suis ton papa-chéri » et il n'est même pas foutu de me reconnaître ? Il veut me rencontrer et il ne se demande même pas si j'ai changé depuis l'âge de 8 ans ? Il espérait quoi, retrouver une petite fille avec des couettes ?

Il a vieilli, mais c'est bien lui : égocentrique, autocentré, mufle.

Je me dirige vers lui, songeant à l'obliger à me regarder droit dans les yeux en le secouant par les épaules.

Et puis quoi après ? Je lui fais une scène, je me ridiculise, je perds mon job (encore) et ?

Au bout du compte, ça ne servira à rien.

Comme il l'a toujours fait, mon père préfère la vie sur papier glacé. Les paillettes, le paraître et les illusions.

Quant à moi, je suis ici pour bosser. Je suis une professionnelle. Et je vais le rester.

Je pense à Abby. Que ferait-elle ? Elle ferait demi-tour et l'ignorerait, j'en suis sûre.

Alors je fais comme elle : j'ignore le grand photographe Frédéric Gabriel.

Mais qu'il ne s'avise pas de venir me rebattre les oreilles avec son affection réchauffée !

Il est maintenant au centre des conversations.

Rien de neuf sous le soleil, papa. Il t'a toujours fallu être le nombril du monde.

Quand Lucie sort des toilettes, il ouvre les bras comme s'il n'attendait qu'elle.

– Lucie, crie-t-il avec une gaîté évidente qui me fait mal.

Elle saute dans ses bras. Woody à côté de moi lève une oreille. Et mon père la serre dans ses bras avec affection.

– Tiens je t'ai ramené un truc de Shanghai, dit-il en lui sortant de son sac une casquette maoïste.

– Oh j'adore, s'exclame-t-elle avant de l'enfiler.

Il la prend en photo avec sa casquette, elle sourit, heureuse, comblée. Sa joie me fait mal.

Durant l'année qui a suivi le départ de mon père, j'ai rêvé de lui chaque nuit : il revenait, il me rapportait des souvenirs de ses voyages et me faisait sauter dans ses bras en riant. Comme avant.

À partir de mes 9 ans, je n'ai plus jamais rêvé de lui.

Il était devenu un cauchemar.

En chair et en os devant moi aujourd'hui.

– Allez au boulot, l'entends-je dire.

Pour moi, l'excitation de la journée est finie. Tout ce qui m'a passionnée ce matin me semble terne.

Pourtant la séance est très pro : précise, rapide. Lucie adopte les poses demandées, elle saute, elle

danse, elle rit, elle s'assied, marche, obéit à toutes les suggestions, voire les plus acrobatiques avec bonne humeur.

Au moins, cette fille aime son métier.

Mon père, lui, sait ce qu'il veut. Il a beaucoup de défauts mais c'est un grand photographe.

Je ne peux pas le nier.

Même Abby l'a dit.

Après plusieurs séries, le photographe fait installer Lucie devant la fenêtre, et je les entends chuchoter en français. Je les découvre complices : mon père à genoux et Lucie posant, lui racontant des blagues, tous deux parlant de gens et de lieux qu'ils connaissent.

Un pincement me déchire le cœur : je suis affreusement envieuse.

Il est bien plus proche de Lucie, une mannequin, une relation de travail que de moi, sa propre fille ?

Lucie le regarde avec ses grands yeux bleus admiratifs, lui a des gestes affectueux et la couve du regard.

J'en crève de rage.

Et d'envie.

La séance se termine tandis que je noircis un labyrinthe sur mon bloc. Je finis par trouser la feuille.

Dans le studio, tous se pressent à présent autour de l'écran d'ordinateur et regardent les clichés.

– Félicitations, dit la directrice de la prod, c'est du très bon travail. Efficace. Je suis très contente des images. Quelle énergie !

Et quelle complicité...

Debout à côté de son photographe, Lucie semble maintenant fatiguée. Elle s'appuie légèrement contre lui. Tous deux ont à peu près la même taille, la même silhouette longue, en plus charpentée pour mon père, et leurs yeux semblent une déclinaison de la même couleur bleue : marine pour Lucie, azur pour mon père.

Il pose un pull sur ses épaules.

– Ne prends pas froid.

Je rêve !

Il en prend soin comme si elle était son enfant.

Son enfant ?

Cette idée me hérissé le poil.

Quand j'ai eu 12 ans, comme je ne parlais plus jamais de mon père, ma chère maman a dû estimer que j'étais guérie de l'absence paternelle et prête à devenir adulte. Elle m'a alors appris que mon père avait eu une autre fille peu après son arrivée en France.

J'en ai claqué des portes à cause de cette demi-sœur.

Car à chaque fois que ma mère a voulu m'expliquer et me donner des détails, son prénom, son âge ou même son signe astrologique, je n'ai rien voulu savoir.

Par la suite, c'est resté un sujet de discorde.

Et un tabou.

Mais se pourrait-il que ?

J'observe Lucie et mon père avec attention, cherchant à traquer la ressemblance.

Je ne vois que ça.

Ils sont proches, intimes, complices.

Tout colle : l'âge, le lancement de la carrière de Lucie, les mails de mon père pour me rencontrer quand justement Lucie est à New York...

Une horrible bouffée de haine me dévore les entrailles.

Et si Lucie était ma demi-sœur ?

6. Un pour deux

Je rumine ma frustration et ma colère toute la fin de journée.

Heureusement je suis seule. Car après le shooting, Lucie a obtenu d'Abby l'autorisation de passer la fin d'après-midi avec *son* Fred.

Sur le chemin du retour, j'essaie de mettre les pièces du puzzle ensemble : Lucie porte le nom de jeune fille de sa mère, Lavigne. Je l'ai vu sur la fiche de Lucie, mais la mère porte à présent un autre nom... celui de son mari, épousé après la naissance de Lucie.

Je me creuse la tête et soudain, tout s'explique : Lucie est bien la fille de mon père, et celui-ci n'a même pas eu la décence de donner son nom à l'enfant qu'il a fait à cette femme à peine arrivé en France.

Décidément, en France ou aux US, mon père aura toujours été un lâcheur...

Une fois arrivée à la maison, je suis désormais franchement en colère : si mon père n'a pas donné son nom à Lucie, en revanche il s'occupe d'elle !

Et ça, ça me met en furie.

Même si ça date d'il y a longtemps, j'entends encore ses promesses quand il est parti : ta mère et moi ne nous entendons plus, mais tu resteras toujours ma fille...

Blablabla et baliverne de bonimenteur.

Tout ce qu'il a trouvé c'est de faire aussitôt une fille de remplacement et de s'occuper illico de sa carrière.

Comment peut-on oublier sa première fille ?

La seule, l'unique, l'officielle ?

Debout sur les marches de chez Aaron, j'en suis à ce point critique de mes pensées hostiles, quand mon téléphone sonne. Je réponds sans regarder, imaginant que ce doit être Aaron. On doit peut-être dîner ensemble ce soir.

– Joy, c'est moi, dit une voix familière et honnie entre toutes, ton père !

– Je n'ai pas de père ! réponds-je avec rage.

Comme si on pouvait réapparaître comme une fleur au bout de seize longues années !

– Il faut qu'on parle Joy, c'est très important.

– Je n'ai rien à te dire.

Qu'aurais-je à dire à un inconnu qui ne me reconnaît même pas : va te faire voir ?

Sans le laisser poursuivre, je lui raccroche au nez.

Petite vengeance mais effet réussi et démultiplié.

Il rappelle plus de dix fois. Je fixe le + 33 » qui s'affiche en marmonnant un chapelet d'injures à son intention. Quand mon répertoire d'invectives vient à manquer, je m'appête à éteindre mon portable tout en songeant à aller dès demain changer de numéro...

Quand un affreux doute me submerge.

Comment a-t-il eu mon téléphone ?

UNE seule personne peut lui avoir donné. Seule la grande prêtresse de la réconciliation, le chantre du lâcher-prise et celle qui veut le bien de tous les êtres sur cette terre...

Ma mère.

Mes doigts écrasent l'appareil quand j'appuie sur Maman. Je remarque alors que j'ai un SMS de Kirsten.

Je le lirai plus tard, je ne peux pas tout gérer à la fois.

Car un petit Buddha s'affiche, suivi de la douce diction maternelle rendue sereine par des années de zenitude.

– Oh Joy, quel plaisir d'entendre ta voix.

Ça ne va pas durer.

Parce que je me mets à hurler d'une voix stridente en arpentant l'entrée à pas militaires.

– De quel droit lui as-tu donné mon numéro ?

Ma douce mère ne doit pas avoir la conscience tranquille : elle comprend aussitôt de qui je parle.

– Écoute, ton père m'a appelée, il est à New York.

Ce n'est pas un scoop.

– Il aimerait te voir, il t'a écrit paraît-il, mais sans réponse.

La meilleure réponse aurait été un Scud mais je n'en avais pas sous la main.

– Mais pourquoi lui as-tu donné sans me demander mon avis ? la questionné-je d'un ton sifflant qui annonce un tir de roquettes à ma façon.

– Mais enfin, répond ma mère, tu ne m'as jamais rappelée quand j'ai cherché à t'en parler.

Oups, c'est vrai j'ai complètement oublié l'appel maternel qui date au moins de la semaine dernière.

– Ce n'est pas une raison pour m'imposer de le revoir, bougonné-je en posant mon sac sur les marches de l'escalier.

– Joy, ne crois-tu pas qu'il est temps pour toi d'avoir une relation apaisée avec ton père ? Il souhaite renouer avec toi et te présenter ta sœur.

– Je n'ai ni père ni sœur, la coupé-je d'une voix grondante en reprenant ma marche cadencée.

– Ça n'a pas été facile pour lui non plus tu sais, dit ma mère doucement.

Oh sainte maman.

– Mais j'espère bien qu'il a souffert. Je voudrais même qu'il en ait crevé de douleur ! hurlé-je à nouveau.

– Joy, dit ma mère d'une voix peinée.

– Joy, reprend une autre voix qui me semble très proche de moi.

– Ça suffit, crié-je complètement hystérique, personne n'a le droit de m'imposer de voir ce... mec. Je ferai ce que je veux et vous ne pourrez jamais m'obliger.

Ma voix tremble malgré moi alors je hurle encore plus fort.

– C'est MA vie, maman, et il est temps que tu comprennes que je ferai ce que j'ai choisi. Depuis ma première option Arts et design au collège, tu me répètes que je ne dois pas travailler dans la mode, que c'est un milieu pourri et superficiel. Et maintenant s'en mêlent un père, une sœur. Mais foutez-moi tous la paix !

Je crois que je suis en train de tout mélanger et de sortir du sujet paternel mais tant pis. Les digues sont rompues pour le grand règlement de comptes...

Je me lâche. Toutes mes rancœurs, ma déception, mes manques, ma tristesse, ma rage se déversent sur ma pauvre mère dont j'entends le souffle se précipiter.

– Joy, dit-elle d'une voix blanche.

– Joy, répète la voix dont je réalise maintenant qu'elle est à côté de moi.

Deux mains attrapent alors mon poignet au moment où je vais balancer un nouveau bombardement d'horreurs à ma mère. Je me retourne et fixe de mes yeux exorbités l'homme qui se tient en face de moi.

Aaron ?

Depuis quand est-il là à m'écouter vociférer ?

– Dis-lui juste de me laisser tranquille, soupiré-je soudain calmée par la présence d'Aaron.

Je raccroche d'une main tremblante. Puis mes jambes se mettent à flageoler.

Aaron enlève doucement le téléphone de ma main droite et m'attire contre lui en passant lentement ses mains autour de mes épaules. Puis, ses bras m'enveloppent, me soutiennent et me protègent de tout ce qui me fait mal en cet instant. Ma colère fond, remplacée par une infinie tristesse, un chagrin venu de l'enfance.

Mon père m'a abandonnée et je lui en veux encore.

Plus mon sentiment de solitude augmente, plus Aaron me serre. Son corps solide me tient, me rassure et me protège. Au bout d'un long moment, je me détends. Aaron desserre son étreinte.

– Ça va mieux ? demande-t-il d'une voix douce.

– Je suis désolée.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? dit-il en m'entraînant vers le jardin.

Il me semble que je titube.

Il me fait asseoir sur le canapé d'extérieur. Je me laisse faire. Je lui raconte tout depuis le premier mail de mon père. Ma voix est éraillée à force d'avoir crié.

Debout en face de moi, une fesse posée sur le dossier du banc, Aaron m'écoute sans m'interrompre. Son front est crispé, ses mâchoires contractées. Je vois à ses yeux qu'il décortique tous les paramètres comme dans une équation.

À plusieurs inconnus.

– C'est ta famille, dit-il d'une voix sans timbre quand je termine mon exposé à charge. C'est ton père.

– Non.

Tout à coup, les poings enfoncés dans ses poches et le regard tendu d'Aaron me font réaliser que depuis le début de ma dispute familiale, il s'oblige à considérer mon histoire sous le prisme de l'analyse objective, sans se laisser envahir par l'émotion que les images de parents, père, mère et famille ravivent.

Je suis gênée de l'avoir ramené à ses douloureux souvenirs. Sa lutte pour rester à l'écoute m'émeut. Je lui souris avec tendresse.

– Tu as raison. Merci, ça m'a fait du bien de parler.

De t'en parler.

Il sourit faiblement et hoche la tête.

– Mais imagine si Lucie est ma demi-sœur, dis-je en regardant Woody. Alors celui-là est mon demi-chien ?

Aaron rit. Son regard s'éclaire, brillant de beaux reflets émeraude tandis que son visage se décrispe.

Je ris mais je pense à cette sœur, celle que je rêvais d'avoir petite, en particulier pour n'être pas si seule quand mes parents se sont séparés. Quand j'ai rencontré Kirsten, j'ai ressenti ce que cela aurait été d'avoir une sœur : une complicité, une confiance et une affection qui résisteraient à tout... Quelqu'un qui serait toujours là et pour qui je serais toujours présente.

Ce soir, j'ai besoin de mon amie. Je voudrais pouvoir lui parler, lui raconter.

Comme elle me manque !

Et j'ai peur. Peur de la perdre.

Je croise les doigts très fort.

Pourvu que notre amitié perdure toujours.

Secouant la tête comme pour balayer mes craintes, je rejette mes cheveux en arrière.

Le regard d'Aaron suit mon geste. Il quitte le banc et s'approche lentement de moi, un sourire sur les lèvres.

Comme il est beau en cet instant.

Sa main caresse mes cheveux puis attire doucement mon visage vers le sien. Ses yeux brillent d'un éclat sensuel que je commence à connaître. Ses lèvres sont proches des miennes. Je sens son haleine tiède, parfumée, enivrante, et je ferme à demi les paupières, basculant dans la volupté, anticipant déjà la douceur renversante de son baiser.

– On ne devrait pas, murmuré-je dans un ultime effort.

– Oh ? s'étonne Aaron la voix enrouée de désir. Je croyais qu'on avait un accord à ce propos.

Alors il ne comprend pas ? Il ne comprend pas que mon amitié avec Kirsten est vitale ? Que j'en suis malade à l'idée de la perdre si par malheur elle apprenait quelque chose ? Il ne comprend pas qu'on lui briserait le cœur, quand bien même on ne ferait que coucher ensemble ?

– Mais c'est mon amie ! dis-je consciente que ce n'est pas un argument suffisant et que je suis incapable en ce moment de trouver les mots pour lui dire la place que Kirsten occupe dans ma vie.

Et puis, bégayé-je presque, ce n'est pas si simple, on est là, on discute, on apprend à se connaître, on se raconte nos vies, on se confie et là toi, tu m'embrasses ?

J'ai de réels sentiments pour Aaron, c'est évident. J'ai eu beau me le cacher, je ne peux plus me mentir : malgré ma peur de perdre Kirsten, je sais que je vais succomber, que je ne pourrai l'empêcher. Quoi qu'il arrive.

– Oui, et alors ? J'en ai envie, affirme Aaron d'une voix épouvantablement sexy en glissant ses lèvres sur ma joue. On fait ce dont on a envie, non ? Et on arrête tout quand Kirsten revient.

Ses lèvres se rapprochent délicieusement de ma bouche et en effleurent les commissures.

– Nous ne faisons de mal à personne, ajoute-t-il d'une voix rauque. Entre nous, c'est physique. D'ailleurs, moi j'ai terriblement envie de toi.

Oh non...

Alors pour lui, notre relation se limite au sexe. Ça ne veut rien dire, ses confidences, les miennes à l'instant, le dîner avec Farrell ? Ce que j'ai voulu prendre pour un début d'intimité n'était donc rien ? Mais à quoi est-ce que je m'attendais ?

Ses propos me font mal mais il est dans le vrai. Nous avons un deal, je l'ai accepté. J'ai accepté de trahir mon amie pour lui.

À moi d'assumer maintenant. De me contenter de ce qu'il veut bien m'offrir.

De ne pas demander davantage que ce qui a été convenu et de faire taire mes scrupules.

Ce soir, sa bouche a un goût de rosée. Un arôme de crépuscule.

Et l'embrasser me paraît à présent le seul moyen pour sombrer dans l'oubli et l'insouciance.

Pendant que ses lèvres caressent les miennes, je pense une dernière fois à Kirsten. Elle ne saura rien et Aaron et moi n'aurons eu d'autre relation que physique. Sexuelle.

Sur cette ultime bonne résolution remplie de mauvaise foi, je m'abandonne et attire le visage d'Aaron vers le mien. Notre baiser est délicieux, plein de fougue et de mélancolie à la fois.

Nous nous embrassons longuement tandis que ses mains cherchent ma chair. Ses doigts se posent sur mes genoux pour remonter ma robe.

J'entends un léger bruit dans l'entrée.

Woody, ne fais pas de bêtises !

La main d'Aaron se glisse entre mes jambes et son visage s'enfonce dans mon décolleté. Je me

cambre sous ses caresses. Mes seins se tendent dans mon soutien-gorge quand Aaron pose ses lèvres brûlantes dessus...

– Eh bien, je vois que vous m’attendiez avec impatience, dit une voix familière déformée par la colère.

Kirsten !!! Oh non !!!!

Aaron se redresse brutalement, tandis que je me lève d’un coup en tirant sur ma robe.

Son sac à la main, mon amie se dresse à l’entrée du jardin, l’air hagard et les yeux brillants de larmes. Incompréhension, déception, tristesse se succèdent sur son visage, vite remplacées par un rictus douloureux de souffrance et de colère.

– Kirsten, supplié-je en faisant un pas timide vers elle.

Elle tend le bras en avant pour me repousser. Comme si mon contact pouvait la souiller.

– Sors de chez nous Joy, tout de suite, ordonne-t-elle d’une voix glaciale.

– Kirsten, je te jure que...

– Que quoi ? raille-t-elle d’un ton acide. Va-t’en.

– Mais laisse-moi te...

– Sors d’ici tout de suite. Je ne veux plus jamais te voir.

Elle avance vers moi, je tente de lui sourire en écartant les bras d’un geste implorant pour exprimer toute ma désolation, mes excuses, mon affection.

Statufiée, elle se campe face à moi et je soutiens son regard malgré la honte qui me brûle le visage. Et tout à coup, d’un mouvement très rapide, sans me quitter des yeux, elle lève la main et me balance une gifle monstrueuse qui claque comme un coup de fusil. La puissance de son geste me fait chanceler.

Ma joue est en feu et je mords mes lèvres pour ne pas fondre en larmes. Kirsten a les yeux secs.

D’un bond, Aaron se retrouve à côté d’elle et retient sa main qui menace à nouveau.

Honteuse, humiliée, je baisse les yeux et recule vers l’intérieur de la maison. Dans l’escalier, j’entends Aaron essayer de raisonner Kirsten.

– Attends, tu ne peux pas la jeter dehors comme ça.

Je n’écoute pas la réponse de mon amie, mais je sais qu’un point de non-retour vient d’être franchi.

À l’étage, j’enfouis en hâte mes vêtements, mes produits de toilette, mes chaussures dans ma valise.

En vrac. Comme moi.

La valise refuse de se fermer. J'appuie sur le couvercle de toutes mes forces. Mes mains tremblent, ma joue est dure et brûlante. Ma pommette est gonflée, empêchant mon œil droit de s'ouvrir totalement. Mes larmes montent, je les retiens.

Quand je redescends quelques minutes plus tard, Kirsten hurle et sanglote dans les bras d'Aaron. Entre ses hoquets, j'entends mon prénom, des reproches amers et des déclarations haineuses : ça me fait mal.

Je ne dois pas pleurer. Pas m'apitoyer sur moi-même. C'est moi qui l'ai trahie.

Pourtant il me semble que je vais m'écrouler.

Si seulement je pouvais lui parler, m'excuser.

Je jette un œil par la porte du salon. Aaron tient Kirsten contre lui. Elle me tourne le dos. Il la serre contre sa poitrine et caresse ses cheveux.

– Ça va aller, calme-toi, répète-t-il avec tendresse.

Les épaules de Kirsten sont agitées de soubresauts et ses pleurs sont de véritables cris de douleur.

Kirsten, je t'en prie.

Mais je me tais, honteuse. La voir souffrir m'est insupportable. J'ai toujours cru que je pourrais, en toutes circonstances, aider mon amie.

Mais là, je suis justement celle qui ne doit pas l'approcher.

Celle par qui sa souffrance est arrivée.

– Je suis là, répète Aaron avec douceur.

Quand il me voit, il fronce les sourcils, je me tourne légèrement sur le côté pour ne pas qu'il aperçoive ma joue tuméfiée. Il me fait un petit signe de tête qui veut dire « vas-y, on se parle plus tard ».

Ou c'est ce que je veux croire.

Il tente de consoler Kirsten. Lui seul pourra l'apaiser.

Mais, elle, pourra-t-elle me pardonner ?

Je regarde une dernière fois l'intérieur de la maison, je pose le double de clés de Kirsten sur la console puis je tire doucement la porte de l'entrée derrière moi.

Dans la nuit qui tombe, je marche dans Lexington Avenue. Je ne vois rien, je ne sens rien, je n'entends rien à part mes pas qui résonnent et le son mat des roulettes de ma valise sur le bitume. Après quelques pas, je m'arrête sous un réverbère, sans faire attention au regard des passants.

Que voient-ils sur mon visage défait ?

Une amitié brisée et un amour sans issue ? Ma meilleure amie m'a chassée et Aaron ne m'a pas retenue.

Je suis seule et à la rue.

Et tout ça par ma faute.

Tout à coup, je me souviens de ce texto de Kirsten que je n'ai pas lu tout à l'heure.

[Je viens d'atterrir à New York. À tout de suite. J'ai hâte de te retrouver]

Oh mon Dieu, si seulement je l'avais regardé avant.

En quelques minutes, ma vie a viré au scénario catastrophe : j'ai perdu ma meilleure amie ET l'homme dont je suis amoureuse.

Accessoirement mon toit.

Je me suis aussi disputée avec ma mère et j'ai envoyé promener mon père.

Côté professionnel, ce n'est pas plus brillant : je suis dog-sitter.

Dog ?

Oh non ! Woody est resté chez Aaron.

Et je ne peux pas absolument pas y retourner !

Anéantie, je me laisse tomber sur ma valise dont la fermeture saute avec un bruit sinistre. Sans ce chiot fofou et confident des pires moments, je me sens plus seule que jamais.

Libérées par ce triste constat, mes larmes se mettent enfin à couler.

Après un dernier regard vers la maison à l'intérieur de laquelle l'homme que j'aime serre ma meilleure amie dans ses bras, je me relève et tire ma valise le long du trottoir.

Je n'ai personne ni aucun endroit où aller.

À suivre,

ne manquez pas le prochain épisode.

Également disponible :

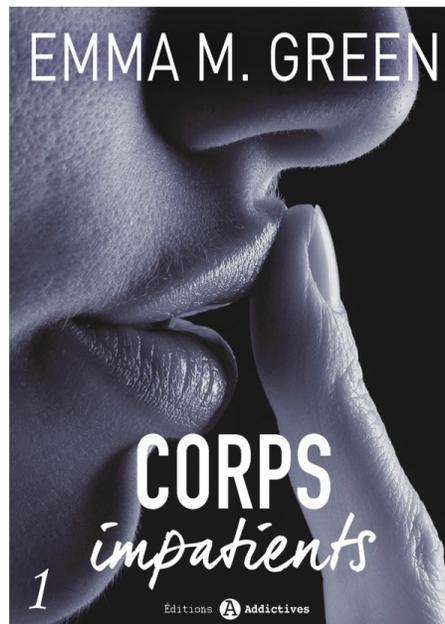
Corps impatients

Après un début de vie chaotique, consacré à sa mère alcoolique, ses trois petits frères livrés à eux-mêmes et ses quatre jobs sous-payés, Thelma a décidé d'échapper au destin médiocre qui l'attend... et de s'occuper d'elle, enfin. À vingt et un ans, elle décroche une bourse pour entrer à la prestigieuse université de Columbia, New York.

Les mecs ? Pas envie. Les loisirs ? Pas le temps. Les amis ? Tout juste divertissants. Sourire ? Et puis quoi encore ?! Thelma sait qu'elle tient son unique chance de s'en sortir. Et rien ne pourra l'empêcher de réussir.

Mais sur le chemin de la réussite, elle va très vite croiser Finn McNeil, le plus célèbre et le plus sexy des profs de littérature, dont les best-sellers s'arrachent par millions. Thelma se fait alors une promesse : ne jamais intégrer le Cercle des Étudiantes Transies d'Amour qui gravite autour du Professeur McLove...

[Tapotez pour accéder au livre.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Novembre 2016

ISBN 9791025733929